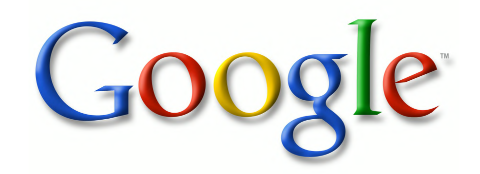



SE TAIRE
ET FAIRE

Vignaud

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE LA DÉCOUVERTE

DE LA ROUTE MARITIME DE L'INDE



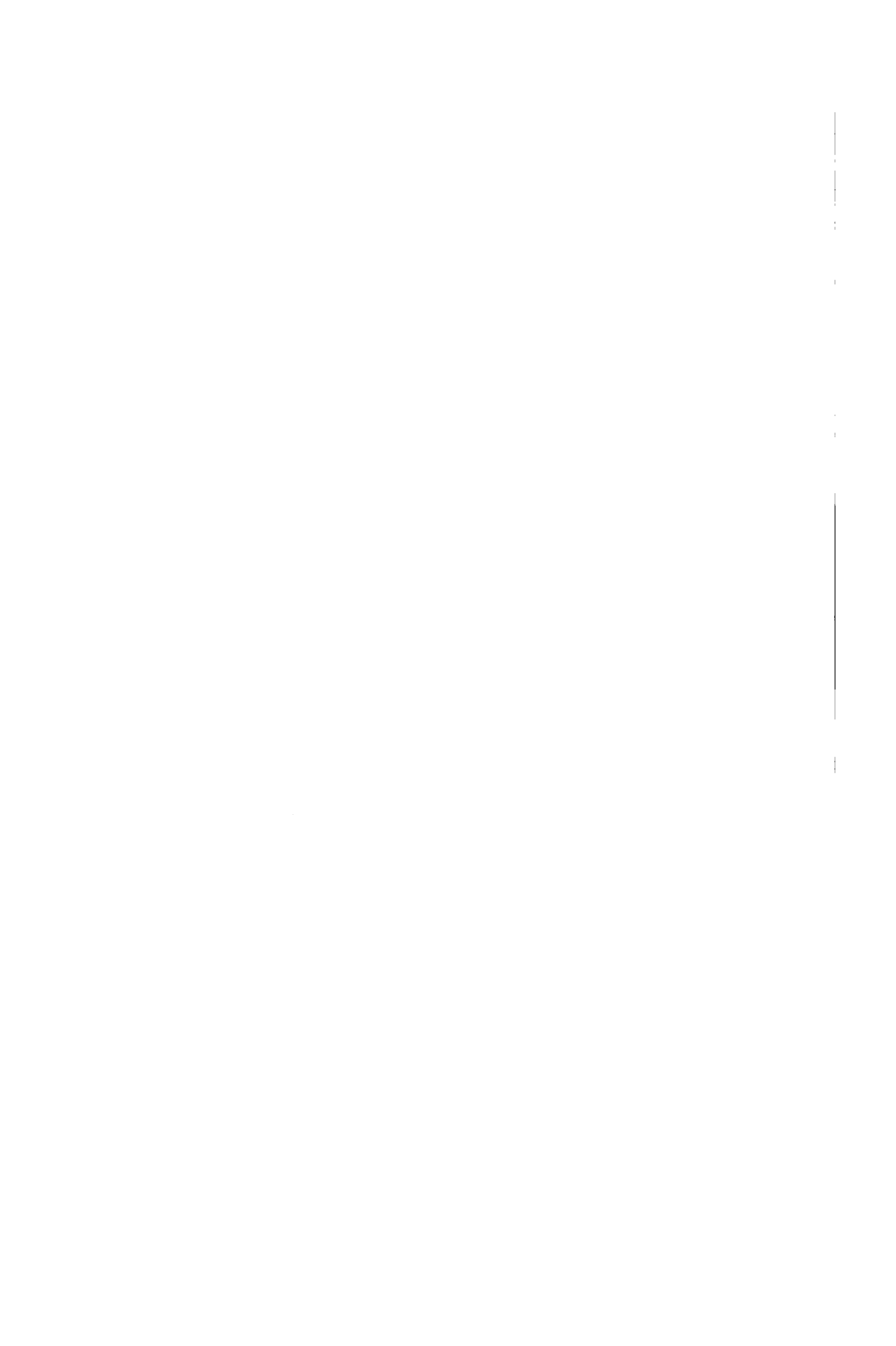
COMITÉ DÉPARTEMENTAL

DU

CALVADOS



CAEN, 17 Mai 1898.



A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PORTUGAL ET DES ALGARVES

Sire,

Il y a quatre cents ans, à pareil jour, une flottille portugaise abordait aux Indes.

Depuis bien longtemps déjà, les illustres ancêtres de Votre Majesté encourageaient les expéditions de hardis marins, leurs sujets, qui devaient ouvrir à leur patrie et à l'Europe entière un inépuisable champ d'activité et leur donner tant de richesses.

Suivant la route indiquée par Bartolomeu Dias, Vasco de Gama doubla le redouté cap des Tempêtes, s'élança dans des mers

inconnues, et parvint à des contrées dont les anciens soupçonnaient à peine l'existence.

Le Portugal fête aujourd'hui avec enthousiasme cette découverte, qui eut de si féconds résultats pour la science et l'humanité.

Dans le concert de reconnaissance qui s'élève de toutes parts, la France ne peut rester muette. Elle se rappelle qu'elle a joué longtemps un rôle prépondérant sur les plages explorées pour la première fois par Vasco de Gama, et qu'aujourd'hui elle possède un vaste empire colonial dans les lointaines régions de l'Extrême-Orient, au Cambodge, en Annam, au Tonkin.

Les membres du Comité formé dans le département du Calvados pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte de la route des Indes, se font donc un devoir, Sire, de solliciter l'honneur de présenter à Votre Majesté l'hommage de leurs respectueuses félicitations pour ce glorieux anniversaire.

Il y joignent l'expression de leurs sentiments d'ardentes sympathies envers la nation portugaise, sur laquelle Votre Majesté règne avec tant d'éclat, et pour la maison de Bragance, que de si augustes liens unissent à la France.

Ils sont, avec les sentiments du plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté

Les très humbles et très obéissants serviteurs.

LES MEMBRES DU COMITÉ DÉPARTEMENTAL

DU CALVADOS

LOUIS GUILLOUARD, Professeur de Droit civil à l'Université de Caen, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats, Chevalier de la

Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique, Commandeur de Saint-Grégoire le Grand et d'Isabelle la Catholique, Président.

Émile TRAVERS, Correspondant de l'Association royale des Architectes civils et des Archéologues portugais, Président de la Société des Beaux-Arts de Caen, Chevalier du Christ et de N.-D. de la Conception de Villa Viçosa, Grand-Officier d'Isabelle la Catholique, Commandeur de Saint-Grégoire le Grand, Secrétaire général.

Comte Hyacinthe de CHARENCEY, Membre de la Société française d'Archéologie, Conseiller général du département de l'Orne, Commandeur de Saint-Grégoire le Grand.

Paul DROUET, ancien Président de la Société des Antiquaires de Normandie.

ARMAND GASTÉ, Professeur à la Faculté des Lettres, Secrétaire de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

CHARLES HETTIER, Président de la Société des Antiquaires de Normandie, Membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

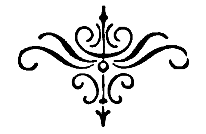
PAUL DE LONGUEMARE, Secrétaire de l'Association normande, Membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, Officier d'Académie, Chevalier de Saint-Grégoire le Grand.

Comte DE MARSY, Membre honoraire de l'Association royale des Architectes civils et des Archéologues portugais, Directeur de la Société française d'Archéologie, Commandeur du Christ, Chevalier de

N.-D. de la Conception de Villa Viçosa, Commandeur de Saint-Stanislas et d'Isabelle la Catholique.

Eugène de ROBILLARD de BEAUREPAIRE, Directeur de l'Association normande, Secrétaire général de la Société française d'Archéologie et de la Société des Antiquaires de Normandie, Chevalier de la Légion d'honneur.

CAEN, 17 Mai 1898.





YAMA, DJEMSCHID
ET QUETZALCOATL

LE culte de *Yama* paraît avoir été commun, dès l'origine, aux Indiens et aux Iraniens, alors qu'ils ne formaient encore qu'une seule nation; mais c'est certainement dans la vallée du Gange que cette déité semble avoir le plus fidèlement gardé son caractère primitif.

Yama était le dieu, le roi des morts, le Pluton de la mythologie hindoue (1), et son nom signifiait littéralement « le Dompteur ». Cette appellation convenait assez au monarque du sombre séjour, auquel nul être vivant ne saurait résister. Toutefois, comme il existe en sanscrit un terme à peu près homophone signifiant « jumeau », on s'est

(1) M. Max Mueller, *Nouvelles leçons sur la Science du langage*, trad. de MM. G. Harris et Perrot (11e leçon), p. 267. (Paris, 1868)

plu parfois à rendre par ce mot le nom de *Yama*. La méprise étymologique, sur ce point, remonte fort haut, car elle a déjà été commise par les rédacteurs du *Rig-Véda* (1).

Une fois cette traduction acceptée, il fallut bien chercher, tout au moins, une sœur à *Yama*. On la rencontra dans *Yamî*, assimilée à la nuit, tandis que son frère, devenu la personnification du jour, se trouvait parfois même confondu avec *Agni*, le dieu du feu (2).

Il se pourrait bien que l'usage de brûler les cadavres eût contribué à ce rapprochement entre le Pluton hindou et la divinité de l'élément igné.

Quoi qu'il en soit, *Yamî* aurait voulut épouser son jumeau; mais ce dernier refusa de se rendre à ce désir, jugeant que ce ne serait pas moral de sa part (3). Les auteurs du *Rig* n'auraient-ils pas voulu, en nous racontant cette anecdote, flétrir les unions entre parents proches, si fort en honneur chez les Perses, mais regardées comme incestueuses presque partout ailleurs ?

En tout cas, la vieille déité aryo-iranienne change notablement de caractère chez les sujets des Achéménides : le Zend-Avesta la connaît sous le nom de *Yima* ou *Yima Kschaêta*, littéralement « Yima, roi », le Boundchech, sous celui de *Yim*; Firdousi, dans son *Schah-Nameh*, transforme le *Yima Kshaêta* du Zend en *Djemschid*.

Tous ces ouvrages font du personnage en question, non plus comme les Indiens, le premier des morts ou des mortels, mais bien le plus glorieux et le plus puissant

(1) *Ibid.*, p. 263 et *Rig-Véda*, I. 66, 4.
(2) *Ibid.*, p. 261.
(3) *Ibid.*, p. 262 et *Rig-V.*, x, 110, 12.

des monarques de l'Iran, et surtout le modèle des inventeurs. Son règne, qui dura trois siècles ou sept, suivant d'autres, fut pour la Perse un véritable âge d'or. Pendant tout ce laps de temps, les hommes cessèrent d'être sujets à la maladie et à la mort. Législateur consommé, Djemschid organisa la hiérarchie sociale; à la tête de la nation, il plaça la caste des *Amausian,* prêtres ou docteurs, jouant un rôle analogue à celui des brahmes dans la vallée du Gange.

Grâce à l'empire qu'il exerçait, aussi bien que le Salomon des traditions musulmanes, sur les *Diws* ou mauvais génies, le grand monarque força ceux-ci à mêler ensemble la terre et l'eau pour fabriquer des briques. Il les obligea également à lui construire un trône tout incrusté de joyaux, et qui s'élevait de terre jusqu'à la voûte céleste. Ce prince possédait d'ailleurs un talent tout particulier pour découvrir les pierres précieuses, qu'il séparait des autres grâce à des connaissances en magie. Les hommes lui doivent encore la connaissance de l'art de fabriquer toutes sortes d'armes, de tisser des étoffes de soie, de lin et de riche brocart (1).

Cependant, les soins du gouvernement n'éteignirent pas dans Djemschid le goût des voyages, et nous le voyons employer cinquante-six années de sa vie à visiter les pays étrangers.

Néanmoins, un règne si brillant devait finir misérablement, et cela par la faute même du monarque. Firdousi entre même, à ce propos, dans de longues dissertations

(1) Firdousi, *Le livre des rois*, trad. de J. Mohl, t. Ier, liv. IV, p. 49 et suiv. (Paris, 1838.)

sur l'instabilité des choses humaines. Les Rivayêts et le Schah-Nameh sont d'accord pour nous dire qu'il s'attira le courroux céleste en se figurant être dieu et prétendant se faire adorer comme tel (1).

Lorsque, faisant un retour sur lui-même, le coupable monarque voulut implorer le pardon de son crime, il était trop tard : le temps de la miséricorde se trouvait à tout jamais passé. Déjà la couronne venait de lui être ravie par le chef arabe Zôhak. Ce dernier, identique au Dâhak du Boundehesch, n'est autre chose que l'*Aji-Zâhaka* ou « Serpent terrible » des Mazdéens, le *Ahi* des Hindous (2). Emblème, sous ces deux noms, du nuage noir qui retient les eaux célestes et les empêche de venir féconder la terre, il ne joue plus dans le Schah-Nameh que le rôle purement anthropomorphique d'un conquérant et d'un usurpateur. Avant de renverser Djemschid, qui ne put lui opposer aucune résistance, Zôhak s'était déjà, sur les conseils d'*Iblis*, c'est-à-dire du diable en personne, rendu coupable du meurtre de son propre père.

Du reste, ce ne fut pas le seul crime qu'Iblis fit commettre au tyran. En ce temps-là, les hommes ne vivaient que de végétaux ; ils n'avaient pas cherché dans l'immolation d'innocents animaux, un moyen de satisfaire leur appétit ou leur sensualité. Iblis se présente à Zohak en qualité de cuisinier, et, ses services agréés, commence par lui servir un jaune d'œuf. Le lendemain, l'usurpateur

(1) *Le livre des rois*, chap. v, p. 60 et suiv. — M. Serge Larionoff, *Histoire du roi Djemschid et des Dics* (trad. du persan), manuscrit n° 1022, *Supplément persan* de la Bibliothèque nationale, p. 59 et suiv. du *Journal asiatique*, t. XIV, 8e série. (Paris, 1889.)

(2) M. Michel Bréal, *Hercule et Cacus*, p. 130, chap. VII. (Paris 1863);

goûta d'un plat composé de perdrix et de faisans. Nous le voyons, le jour d'après, accepter un ragoût composé de viande d'agneau et d'oiseaux. Cela fait, le diable demanda au chef nomade, en récompense de ses services, la permission de le baiser entre les deux épaules; Zôhak, qui ne se défiait de rien, y consent. Aussitôt sortent de la partie de son corps effleurée par les lèvres d'Iblis deux serpents noirs qui lui causaient d'affreuses souffrances; en vain, le monarque se les fit couper à ras du dos; les monstres reparurent à l'instant. Après avoir épuisé inutilement l'art de la médecine, le tyran se décida, sur le conseil du diable, à nourrir ces serpents de cervelles humaines; il espérait par là les faire mourir ou du moins se procurer quelque soulagement: ce fut, nous le verrons tout à l'heure, la cause de sa ruine.

En tout cas, l'on rencontre visiblement, dans ce curieux passage du Schah-Nameh, une réminiscence à la fois peut-être de la Bible, qui nous représente les hommes autorisés seulement après le déluge à faire usage d'une nourriture animale, et de la doctrine hindoue, qui interdit de manger de la viande, surtout de celle des quadrupèdes. Effectivement, en vertu du dogme de la métempsycose, l'on courrait risque de dévorer quelque parent dont l'âme se serait incarnée dans un corps animal.

En outre, il se pourrait bien qu'on retrouve, dans l'histoire des serpents nourris de cervelles humaines, une allusion à ces sacrifices humains qu'ont pratiqués à peu près tous les peuples de l'antiquité.

Mais il est temps d'en revenir aux aventures du monarque détrôné.

Le Boundehesch nous représente *Yim* essayant de se soustraire aux démons et sorciers de l'assemblée de

Dâhak; comme jadis Caïn proscrit en punition du meurtre d'Abel, il prend la route de l'Orient. Sa sœur Yima ou Yimak l'accompagne. Les mauvais esprits se mettent aussitôt à la recherche du couple fugitif; ils essayent, mais sans résultat naturellement, de le trouver soit dans les enfers, soit parmi les hommes et les bêtes, sur terre, dans les montagnes et les villes. Sept ans s'écoulent ainsi, que Djem ou Yim et sa sœur Djemi ou Yimak passent dans la tristesse et l'oppression.

Alors Dâhak parla ainsi: « Je pense que Yim voyage dans les régions de l'Océan ». Un démon et une sorcière qui se trouvaient là dirent: « Nous allons chercher Yim ». Ils arrivent en courant dans la contrée de l'eau de Fir; ils trouvent le monarque déchu et sa compagne couchés à côté d'une fontaine, dans un désert entouré de montagnes. Yim demande aux voyageurs: « Qui êtes-vous »? Ils lui répondent: « Nous sommes des gens qui, comme toi, avons dû échapper des mains du démon; nous aussi avons fui loin des mauvais esprits, et maintenant nous voici seuls. Donne-moi ta sœur en mariage, et moi, je te donnerai la mienne ». Frappé de folie, Yim ne s'aperçoit pas à quels personnages il a affaire et consent à ce qu'on lui demande. De son union avec la sorcière naquirent l'ours, le singe, *Gandarep* et *Gôsûbar;* Yimak eut du démon, son époux, la tortue, le chat, le faucon, la grenouille, le charançon, ainsi que beaucoup d'autres êtres nuisibles (1). Les deux femmes enfantèrent ensuite, avec de grandes douleurs, des créatures à derrière de monstre.

(1) *The sacred books of the East*, vol. V. (*Pahlavi texts*, translat. by M. S. W. West. part. 1re, p. 87,)

Cependant, Yimak s'étant aperçue que le démon était malfaisant, crut nécessaire de demander le divorce.

D'après une version, Ahriman aurait fini par avoir pitié d'elle. L'envoyant dans une caverne, il lui révéla ses destinées, tandis qu'en même temps il frappait un grand nombre de diws, ce qui semble une occupation singulière pour le chef des mauvais esprits. Les deux diws employés à la recherche des fugitifs allèrent en enfer, et les *Drujs* eux-mêmes devinrent moins nombreux.

D'autres racontent les choses d'une manière un peu différente, mais non moins vraisemblable. Un jour que Yim et sa femme la sorcière s'étaient enivrés avec du vin, Yimak changea de nature et revêtit celle de sa belle-sœur. Yim, qui était absolument ivre, ne s'aperçut de rien; il s'unit charnellement à sa sœur, accomplissant ainsi, nous dit l'écrivain persan, la bonne œuvre appelée *Khvêtudâd*. La conséquence en fut que beaucoup de démons périrent écrasés ou s'élancèrent pour choir au fond de l'enfer.

Cependant, un siècle s'était écoulé, nous dit le Schah-Nameh, depuis l'usurpation de Zôhak, lorsque Djemschid fut rencontré par Bivâr et Ahriman dans une forêt, sur le rivage de la mer de Chine. Le monarque détrôné se met à pleurer, et demande à Dieu de l'envoyer dans une caverne avec sa sœur: Dieu le cache dans un arbre. Zôhak et le diable malfaisant l'ignoraient; mais Iblis se fait apporter une scie par un menuisier, et, d'un cœur joyeux, se met à scier l'arbre. Lorsque l'instrument approcha du corps de Djemschid, le soleil disparut. Iblis, Zôhak et Bivâr reviennent le lendemain: l'arbre était intact. Par deux fois, à mesure que la scie menace de toucher le corps du fugitif, la nuit se fait; Iblis et Bivâr se décident alors à allumer un grand feu et font mourir Djemschid. Dieu punit le défunt

des fautes par lui commises en l'envoyant pendant deux mille ans en enfer avec les diws. Zarathust (Zoroastre) intervient en sa faveur, et fait passer le coupable dans le *Hâmistakân* ou purgatoire. Il y reste mille ans ; ensuite le Très-Haut le plaça dans le *Garathmân*, ciel supérieur d'Ormuzd, où il jouit d'une incomparable félicité.

M. Larionoff fait remarquer à quel point le récit de la mort du grand monarque de l'Iran rappelle ceux du trépas d'Isaïe et de Zacharie, tels que nous les ont transmis les historiens arabes en s'inspirant du Talmud. D'après Tabari, Joakim, roi de Juda et successeur d'Ammon, s'étant laissé aller à commettre le mal, ainsi que tout son peuple, Isaïe entreprend de le convertir. Menacé de perdre la vie, le prophète se cache dans un arbre ; mais un pan de son manteau resté en dehors révéla sa présence. Iblis, saisissant ce morceau de vêtement, fait scier arbre et prophète tout à la fois. D'après le Talmud, ce serait Manassé qui aurait ordonné de faire scier Isaïe (1). On nous raconte à peu près les mêmes choses au sujet du prophète Zacharie (2).

Ajoutons que Zôhak, après s'être ainsi débarrassé de son prédécesseur, contraignit les deux filles du malheureux monarque, et célèbres par leur grâce et leur beauté, à devenir ses maîtresses.

Cependant, le Ciel, qui avait si sévèrement châtié Djemschid, ne pouvait laisser impunis les crimes de son meurtrier. Voici quels événements se produisirent :

---

(1) TALMUD, trad. de M. Schwab, IX, p. 49.

(2) TABARI, *Chronique* (trad. de M. Zottenberg), 1re partie, p. 490, 91 et 551. — D. ZEND-AVESTA (trad. de Darmsteter), part. II, p. 297.

Deux jeunes gens, destinés à nourrir de leur cervelle les serpents dont il vient d'être question, parviennent à s'échapper et arrivent dans les régions occidentales, où ils donnent naissance à la nation des Kurdes. Ils avaient pour père le forgeron *Kavck*, lequel, levant contre le tyran l'étendard de la révolte, se servit de son tablier en guise de signe de ralliement.

Alors apparaît *Féridoun* (le *Thraêtona* du Zend-Avesta), de l'ancienne famille royale, et dont le père avait péri victime de la cruauté de Zôhak (1). Condamné, lui aussi, à servir de pâture aux serpents, il échappa par la fuite au sort qui le menaçait, et mena longtemps une vie errante. Enfin, les circonstances étant devenues plus favorables, il lève une armée. Assisté de ses deux frères, il défait les troupes de l'usurpateur, s'empare de ce dernier et l'enferme dans une caverne du mont *Damavend*.

Ajoutons que l'étude comparée avec d'autres légendes de même origine semble bien attester, sur ce point, un emprunt fait par le récit persan à celui de la Bible concernant la malédiction de Cham : c'est ce que nous nous efforcerons d'établir tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, une version de l'histoire de Zôhak a été recueillie dans l'Inde occidentale, à savoir chez les habitants du district de Lûdiana, au pays de Pendjab, sur les rives de la Suttledje. Voici ce qu'ils racontent (2) :

Jadis régnait dans la cité aujourd'hui ruinée de *Sunet*, un monarque appelé *Radja-Gond* ou *Punwâr*, et qui traitait ses sujets avec la plus grande cruauté.

(1) *Livre des rois*, chap. VI, p. 81 et suiv.

(2) M W. Talbot, *The district of Lûdiana*, p. 83 et suiv. du *Journal of the Asiatic Society of Bengai*, part. 2, n° 2 (Calcutta 1829).

Ce prince était affligé d'un ulcère; persuadé que l'emploi de la chair humaine pourrait seul le soulager, il ordonna que chaque maison lui fournît à l'occasion une personne à sacrifier.

Un jour, les nains envoyés par le tyran voulurent se saisir du fils unique, âgé de dix ans environ, de la veuve d'un brahme. Les larmes de la mère émurent un haut personnage du nom de *Schah-Qatb*. Après avoir vainement tenté d'attendrir les satellites, il fit le serment que nul d'entre eux ne rentrerait dans sa demeure. C'est ce qui eut lieu en effet. A peine les nains s'apprêtaient-ils à regagner Sunset que la ville disparaît à leurs yeux, sans qu'on sache ce qu'elle était devenue, non plus que le monarque Radjah-Gond: ce dernier trait pourrait bien faire allusion à un tremblement de terre par lequel la ville semble avoir été effectivement détruite.

En tout cas, on a droit de se demander s'il n'y aurait pas emprunt à nos livres saints et allusion au massacre des innocents ordonné par Hérode, dans cette histoire de la veuve dont les satellites du roi veulent prendre le fils.

Maintenant, que le mythe iranien soit passé jusqu'en Amérique, c'est ce qui nous paraîtrait difficilement contestable. Dans de précédents travaux, nous nous sommes efforcé d'établir sa ressemblance avec celui du Mexicain Quetzalcohuatl (1).

---

(1) *Djemschid et Quetzalcohuatl*, p. 203 et suiv. du tome IV des *Actes de la Société philologique*.—*Djemschid et Quetzalcohuatl* (extrait de la *Revue des traditions populaires*, tome VIII, n° 5 (Paris 1893). — *Le Folklore dans les deux mondes* chap. IX, p. 337 en note, tome XXIII des *Actes de la Société philologique*, Paris 1894.

Et d'abord, nous constaterons une assez étroite affinité jusque dans les noms des personnages. Si *Yama* a parfois été traduit par « Jumeau », *Quetzalcoatl*, que l'on traduit littéralement par « Quetzal-Serpent », semble avoir, au fond, le même sens.

Effectivement, le *Quetzal* ou *Pharomacrus mocinno* est un magnifique oiseau des régions sud du Mexique. Son plumage d'un vert doré servait à fabriquer les parures les plus précieuses aux yeux des indigènes ; aussi prenait-on son nom comme synonyme de tout ce qui était remarquable par sa beauté ou sa valeur (1).

D'autre part, le terme de *cohuatl, coatl* ou « serpent » exprimait également, dans l'idiome des Aztèques, l'idée de jumeau, parce que ce reptile pond toujours, à ce qu'on assure, ses œufs par paire, contenant l'un un mâle, l'autre une femelle ; aussi, dans l'espagnol du Mexique, appelle-t-on, encore aujourd'hui, les jumeaux des *coates* (2).

En langage figuré et symbolique, *Quetzalcoatl* correspond donc exactement à nos expressions de « beau jumeau ».

Quoi qu'il en soit, ce personnage, d'abord adoré comme dieu de l'air, puis comme emblème de la civilisation des Toltèques occidentaux, finit plus tard par jouer un rôle anthropomorphique. C'est ainsi qu'il nous est donné tour à tour comme l'inventeur du calendrier, de l'agriculture et

(1) M. le Dr E. Seler, *L'orfèvrerie des anciens Mexicains*, etc., p. 441 du compte rendu de la 8e session du *Congrès des Américanistes*, Paris 1892.

(2) Veytia, *Historia antigua de Mejico*, t. i, cap. xix, p. 191 et suiv. (Mexico 1836.)

de l'art métallurgique (1), aussi bien que comme un réformateur religieux (2). Enfin, Sahagun et le Codex Chilmapopoca nous le représentent sous les traits d'un puissant monarque de Tollan, dont l'histoire rappelle en quelque sorte, trait pour trait, celle du plus illustre des souverains légendaires de la Perse.

Si les sujets de Quetzalcoatl ne nous sont pas représentés, ainsi que ceux de Djemschid, comme jouissant du privilège de l'immortalité, en revanche ils vivent du moins au sein de l'abondance et de la prospérité : comblés de richesses, ils n'avaient à craindre ni la famine ni la pauvreté. Ils étaient habiles surtout à découvrir les richesses minérales que la terre recélait en son sein (3).

Les magnificences du trône de Djemschid n'étaient égalées sans doute que par celles des quatre palais élevés par Quetzalcoatl, et où les marbres les plus précieux s'étalaient à profusion. Auprès d'eux, s'élevaient les quatre superbes temples dits *des émeraudes, de l'or, des coquillages* et *des turquoises.*

N'y aurait-il pas un souvenir des cinquante années de voyages du monarque persan dans le départ de Quetzalcohuatl pour les régions de l'Est, après la mort de son

(1) Mendieta, *Historia eclesiastica*, lib. 2e, cap. XIV, p. 97 et 98 (Mexico 1870.) — *Popol Vuh le livre sacré*, trad. de l'abbé Brasseur de Bourbourg, introd. p. 81 (Paris 1861). — *Le Folklore dans les deux mondes*, chap. XII, p. 311.

(2) Ixtlilxochitl, *histoire des Chichimèques*, 1re partie, chap. Ier, p. 7 et 8 (et en note), t. XII de la *Collection des voyages*, etc., par Ternaux Compans (Paris 1840).

(3) Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (trad. de M. le Dr Jourdanet), liv 3, chap. III, p. 208.

père, assassiné à Cuitlahuac, et son retour à Panuco, quinze années plus tard ?

Enfin, nous rappellerons que le souvenir des sages dits *Amoxoaques*, littéralement « hommes du livre », de *amoxtli*, « liber », semble intimement lié à celui du premier Quetzalcoatl, le chef de la migration orientale à Panuco (1). Leur nom ne rappelle-t-il pas singulièrement celui des *amausians*, prêtres et docteurs de l'antique Iran ? Or, ce terme n'a point d'étymologie connue dans les idiomes ariens de la Perse ni, à notre connaissance, dans aucune autre langue indo-européenne. Peut-être bien est-il d'origines scythique ou touranienne, et nous nous demandons s'il est bien certain que sa ressemblance phonétique avec le mexicain *amoxtli*, *amoxoaque* soit purement fortuite ? Bien entendu, il ne saurait être question ici d'un emprunt fait par les peuples de l'ancien monde à ceux du Mexique ; mais serait-il déraisonnable de dire qu'il a bien pu appartenir au dialecte de quelque tribu de la haute Asie, qui l'aura introduit plus tard, d'une part en Perse, de l'autre dans le nouveau continent ?

Quoi qu'il en soit de ce problème, nous n'essayerons pas ici de le résoudre ; bornons-nous à faire ressortir que Quetzalcoatl, tout comme Djemschid, finit par devenir victime de la malice des mauvais génies : la chute de ces deux souverains fut, du reste, en grande partie, le résultat des fautes par eux commises.

---

(1) *Ibid*, liv. 10, chap. IX, § 12, p. 671. — *L'historien Sahagun et les migrations mexicaines*, p. 57 et suiv. du n° de janvier-février de la *Revue normande et percheronne*. (Alençon, 1897.)

Trois magiciens du nom de *Vitzilopuchtli, Tlacahuepan* et *Titlacahuan* entreprennent de jouer, auprès du roi pontife des Toltèques, juste le même rôle qu'avaient rempli Zôhak et Iblis vis-à-vis du prince iranien. Dans ce Titlahuacan, notamment, l'abbé Brasseur reconnaît une personnification de *Tezcatlipoca,* le plus grand des dieux du panthéon Nahuatle et l'adversaire implacable de Quetzalcoatl. S'étant travesti en vieillard à cheveux blancs, il se présente devant ce dernier, malgré tous les obstacles, et sous prétexte de lui administrer une potion destinée à le guérir de ses infirmités, parvient à l'enivrer. « Or, la potion que but Quetzalcoatl, nous dit Sahagun, était le vin blanc *de la terre,* fabriqué du Maguey, qu'on appelle *teu-metl* (agave divin) (1). »

D'après Veytia et le Codex Chimalpopoca, l'abbé Brasseur raconte les faits d'une façon un peu différente ; mais la ressemblance avec le récit persan s'y manifeste toujours clairement (2). Huémac II, appelé aussi *Atecpanecatl* ou *Tecpancaltzin,* prince renommé par sa vertu et sa prudence et héritier légitime de Quetzalcohuatl occupait alors le trône de Tollan. *Tezcatlipoca,* qui personnifie le culte sanguinaire de la race mexicaine, entreprend de tendre un piège à ce monarque : il voulait obtenir l'abrogation de l'ancienne loi portée par Quetzalcohuatl et interdisant les sacrifices humains.

---

(1) *Hist. gén. des choses de la Nouv.-Espagne,* liv. III chap. 4.

(2) Veytia, *Hist. antig. de Mejico,* T. Ier, cap. XXIX, p. 262 et suiv. — *Codex Chimalpopoca,* d'après l'abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique, etc.* T. Ier, chap. I, p. 341. (Paris 1857.)

« Faisons, dit le mauvais génie, de l'octli (vin d'agave), afin qu'il en boive ; par là il se perdra et cessera d'être un saint prêtre. » Une femme du nom de Mayaoël venait, effectivement, d'inventer cette boisson enivrante (1). L'homme qui avait trouvé le moyen d'augmenter la force du breuvage par l'emploi de certaines racines, était nommé Pantécatl, littéralement « habitant de Panuco ». La région où s'élevait cette cité passait, en effet, pour le séjour d'une race de grands buveurs. L'essai de la boisson fermentée fut fait dans un grand festin. L'un des convives appelé Cuextecatl, en ayant absorbé plus que de raison, s'enivra et se laissa voir à ses voisins dans un état peu conforme à la décence. On le chasse aussitôt, et il va sur le bord de la mer des Antilles fonder la nation des *Cuextecas* ou Huastèques, laquelle passait pour fort adonnée à l'ivrognerie, ainsi qu'à tous les autres genres de débauche (1). Cette légende établit, pour ainsi dire, le lien qui unit le récit persan relatif aux fondateurs de la nation kurde, dont il a été question plus haut, avec celui de la Bible concernant l'ivresse de Noë et la malédiction de Cham. Il arrive bien souvent, nous l'avons déjà fait remarquer, que les légendes américaines conservent un caractère plus archaïque que celles de l'ancien monde qui leur ont donné naissance (2).

Enfin, Tezcatlipoca vient à bout de pénétrer dans le palais du roi de Tollan, et, l'ayant enivré, profite de la circonstance pour immoler quatre victimes humaines.

(1) *Hist. des nations civilisées*, T. Ier, liv. Ier, p. 311. — *Hist. des choses de la Nouv.-Espagne*, T. II, liv. X, chap. XXIX, p. 12.

(2) *Le Folklore dans les deux mondes*, introd. p. 6 et chap. Ier, p. 22.

Huémac, oublieux de tous ses devoirs sacerdotaux, prend pour maîtresse la belle *Quetzalxochitl*, Fleur de Quetzal, fille du seigneur *Papantzin* (1) et qui aurait elle-même offert la coupe d'agave au prince. Il eut d'elle un fils appelé *Topiltzin* ou *Méconetzin*, « l'Enfant de l'agave ». La proclamation de ce dernier comme héritier du trône excite une révolte générale qui précède de peu la ruine de la monarchie. Cet événement se trouve annoncé par de terribles présages. Huémac épouvanté invoque Tlaloc, le dieu de la pluie et de la fécondité : « Tu m'as demandé, lui dit la divinité, que me veux-tu ? » Le prince ne témoigne de crainte que pour ses trésors et richesses ; il supplie Tlaloc de les lui conserver ; indigné de tant d'égoïsme, le dieu punit Huémac en frappant ses états d'une sécheresse qui dure quatre ou, suivant d'autres, six années, amenant à la suite la famine et une recrudescence de guerre civile. Beaucoup des partisans du prince Tollan sont sacrifiés sur les autels de Tezcatlipoca par une populace en délire. En vain, le monarque coupable essaye de fléchir le ciel par un repentir sincère ; ses crimes avaient lassé la patience divine, et il périt dans une grande bataille livrée contre les rebelles. Son fils, *Topiltzin-Acxitl-Quetzalcohuatl* lui succéda, et essaye de l'imiter dans son repentir après l'avoir imité dans ses crimes. Cette fois, un châtiment plus effroyable encore fond sur l'empire. La dernière heure de l'état toltèque a sonné, et la population, affreusement décimée, émigre dans la direction des quatre points de l'espace. A

(1) *Hist. des Chichimèques*, t. Ier, chap. 3, p. 17.

peine quelques rares habitants restés dans leurs foyers, essaieront-ils plus tard, mais en vain, de restaurer l'ancienne monarchie.

Ajoutons qu'une autre tradition, restée plus primitive et, par suite, plus conforme à la donnée iranienne, nous représente Quetzalcoatl lui-même, et non pas son successeur Huémac, comme renversé du trône par Tezcatlipoca. L'infortuné monarque, expulsé de Tollan, se retire à Cholullan, où il exerce l'autorité souveraine pendant vingt ans. Chassé par le même ennemi de cette dernière cité, Quetzalcohuatl, ayant refusé de se défendre, part pour l'Orient et arrive sur les bords de la mer des Antilles. A peine arrivé à l'embouchure du Coatzacualco, il succombe à la fatigue et meurt (1).

Son corps est consumé sur un bûcher, ce qui nous rappelle un peu l'arbre où s'était renfermé Djemschid, et auquel on met le feu. L'on voit alors l'âme du monarque toltèque s'envoler des flammes sous forme d'un quetzal aux brillantes couleurs, lequel prend son vol vers l'empyrée.

Enfin, il est un passage du Ramayâna que nous mentionnerons ici avant de déposer la plume, parce qu'il nous rappelle étroitement, lui aussi, certaines particularités de la légende mexicaine relative à la ruine de Tollan.

Le poème hindou parle d'une sécheresse horrible qui désolait le royaume des Angas, en punition d'une faute commise par son monarque *Laumapâda:* on voit que le Ciel s'y prenait exactement de la même façon pour châtier

---

(1) *Hist des nat. civil,* t. Ier, livre III, chap. 3, p. 311.

Huémac et le monarque hindou. Quoi qu'il en soit, il n'y avait qu'un moyen de combattre le fléau, c'était d'envoyer à la cour un jeune ascète de grande vertu nommé *Rishyaçringa*. Son père était le fameux *Vibhandâka* de la race de *Kaçyapa*. Sitôt ce jeune homme arrivé dans la capitale des Angas, une prophétie annonçait que la pluie tomberait à torrents. Le difficile, toutefois, c'était de mettre ce projet à exécution, car l'on redoutait la colère du Rishi, père de Rishyaçringa. Voici quel parti fut adopté :

Des bayadères, les plus remarquables par leur grâce et leur beauté, sont embarquées sur des radeaux chargés d'arbres odoriférants, de boissons embaumées, de fruits pleins de saveur. Elles se tapissent parmi les lianes et les brousailles de la forêt, afin d'éviter la rencontre de Vibhandâka ; puis, sitôt ce dernier parti pour vaquer à ses œuvres de pénitence, elles se présentent devant son fils. Le poète nous trace un long tableau des artifices qu'elles emploient pour séduire le jeune ascète ; elles lui font manger, à son insu, des confitures en forme de fruits, ce qui était interdit par sa règle ; ensuite, elles lui donnent un rendez-vous pour le lendemain. Au retour de son père, Rishyaçringa lui raconte tout ce qui avait eu lieu. « Les démons prennent une forme séduisante pour la ruine de la pénitence », lui répond le Kaçyapide. Néanmoins, les bayadères finissent par emmener le jeune ascète sur leur radeau fleuri, et, sitôt qu'il entre dans la capitale du royaume des Angas, voilà la pluie qui se met à tomber. Le vieil anachorète prend son parti de ces événements, dont il juge l'accomplissement voulu par les dieux. Laumapâda donne en mariage à Rishyaçringa, Cansa, fille de Daçaratha, roi d'Ayaudhyâ, qu'il avait adoptée. Ensuite, le jeune ermite se rend à la cour de ce dernier prince, dont le Ramayâna

vante la gloire et la splendeur. Il était, nous dit-on, semblable aux quatorze dieux et très versé dans la connaissance des Védas; ses sujets coulaient leur vie au sein de la joie et de l'abondance: il n'y avait pas, ajoute la légende, d'homme si pauvre dans ses états qui ne possédât des pendeloques, son aigrette, ses bouquets de fleurs et des bijoux étincelants. Toutefois, ce monarque si méritant n'avait pas de fils. Sur l'avis de *Soumantra*, le plus sage de ses conseillers, il envoya quérir Rishyaçringa, qui, au moyen d'offrandes de beurre clarifié, obtint pour Daçaratha, la grâce d'avoir un enfant mâle (1).

Tout ceci se retrouve, on peut le dire, mot pour mot dans le Codex Chimalpopoca. Nous avons déjà parlé de la sécheresse et de la famine envoyées par le ciel pour punir l'orgueil de Huémac. En vain, une petite pluie survenue vers la fin de la quatrième année avait-elle rendu quelque espoir aux populations; elle fut suivie d'une gelée si forte, qu'elle fit périr les plantations d'agave; on sait cependant que sur le plateau d'Anahuac, ce végétal résiste d'ordinaire aux plus grands froids.

Un *macéhual*, ou homme du peuple, qui se promenait aux environs de la lagune de Chapultépec, poussa jusqu'à la fontaine, alors tarie, qui se trouvait près le palais du roi et s'endormit. Il fut éveillé au milieu de la nuit par un bruit étrange et qui croissait d'instant en instant: c'était un filet d'eau transparent comme le cristal et qui s'échappait de la cavité du rocher. L'homme, au comble

(1) *Ramayâna* (trad. de M. H. Fauche), t. Ier, chap. VI, VIII, IX et X, p. 62 et suiv. (Paris 1851.)

de la joie, comprend que ses vœux ont été exaucés et que la sécheresse va finir. Se prosternant la face contre terre, il adore Tlaloc, dieu des pluies et de la fécondité. Relevant ensuite la tête, il aperçoit les Tlaloqués, génies qui accompagnent cette dernière divinité ; ils marchaient en file, cueillant des épis de maïs encore tendres, lesquels naissaient sous leurs pays. Un des Tlaloqués offrit un épi au macéhual, puis lui remit toute une gerbe avec ordre de la porter à Huémac. Aussitôt, le ciel se couvre de nuages ; l'on voit éclater un terrible ouragan qui annonce le retour de l'abondance et la fin, au moins momentanée, des calamités qui affligent l'empire. Sitôt que Huémac eut reçu la visite du pieux macéhual, il rentra en lui-même, se repentit de ses fautes passées, et se mit en devoir d'abdiquer le pouvoir suprême, afin de le transmettre à son fils Acxitl-Topiltzin (1).

Quoi qu'il en soit, la cruauté et la perfidie de Tezcatlipoca ne devaient pas rester plus impunies que celles de Zôhak : Nauyotl, le Feridoun de l'Anahuac, l'ayant vaincu dans une grande bataille, lui enlève le pouvoir avec la vie.

Comte DE CHARENCEY,

Membre de la Société française d'Archéologie,
Correspondant de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen
et de la Société des Antiquaires de Normandie.

(1) *Hist. des nat. civil.*, T. Iᵉʳ, liv. IV, chap. II., p. 366.



LES CONQUÊTES DES PORTUGAIS

DANS L'INDE

Trente-deux ans après la découverte

DE

VASCO DE GAMA

(1530-1531)

Vereis amor da patria não movido
De premio vil, mas alto e quasi eterno.
(LES LUSIADES, c. I, 9)

Le Portugal célèbre à juste titre par des fêtes nationales la mémoire du grand navigateur qui, en découvrant la route maritime des Indes, n'a pas seulement immortalisé son nom et contribué à la grandeur de sa patrie : c'est au monde entier, c'est aux navigateurs de tous les pays, c'est à la civilisation chrétienne que Vasco de Gama a rendu le plus signalé des services, et il est juste que, en ce quatrième centenaire de sa grande découverte, toutes les nations s'associent aux hommages que lui rendent ses compatriotes.

Dans ce concert unanime de louanges, la voix des Normands devait se faire entendre : combien de nos aïeux en effet ont, au commencement du XVIe siècle, suivi la route tracée par Vasco de Gama, et se sont lancés dans les mers de l'Inde en doublant le cap des Tempêtes! Les noms de Paulmier de Gonneville, du port d'Honfleur, qui franchit le cap de Bonne-Espérance en 1501, de Parmentier, qui, parti du port de Dieppe en 1529 avec les navires *Le Sacre* et *La Pensée*, parcourut toutes les îles de l'archipel indien (1), peuvent notamment être cités avec honneur dans cette liste de marins intrépides, auxquels le grand navigateur portugais avait ouvert des voies nouvelles.

Pour apporter une modeste contribution à l'hommage rendu par les Normands à Vasco de Gama, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de traduire un opuscule peu connu du commencement du XVIe siècle, qui montre la grandeur des conquêtes des Portugais trente-deux ans après la découverte de la route maritime des Indes. Après avoir exposé leurs victoires en l'année 1530 et en l'année 1531, l'auteur de ce document conclut ainsi : « On peut dire maintenant que les Portugais sont les maîtres dans les Indes ». Voilà l'admirable résultat de l'œuvre de Vasco de Gama.

Ce récit intéressant a pour auteur un Portugais, André de Resende ; il est dédié par lui à Conrad Goclenius, professeur à l'Université de Louvain, et il est daté de Louvain, le 11e jour des calendes de juillet 1531. Il figure à la fin du tome II de l'édition des œuvres complètes de

(1) Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, p. 11-51 (Paris, 1832, in-8).

Resende, imprimée à Cologne en 1560, en deux volumes in-8°. Ce n'est pas une œuvre personnelle de Resende, mais la traduction, ou plutôt l'arrangement par lui d'une lettre écrite en 1530 au roi Jean III de Portugal par Nonius Cugna (Nuno da Cunha), dixième gouverneur des Indes.

Avant de donner la traduction du récit de Resende, je dois présenter au lecteur les personnages, Resende, d'abord, puis Goclenius, auquel ce récit est dédié, Nuno da Cunha, qui en est le véritable auteur; et indiquer dans quelles circonstances de temps et de lieu le travail de Resende a été fait.

En 1528 vivait à Louvain un Portugais qui a acquis une célébrité méritée à la fois comme historien, comme antiquaire et comme poète, André de Resende, *Lucius Andrœas Resendius*. Né à Evora (Portugal), l'année même de la découverte de Vasco de Gama, Resende fut confié par sa mère, restée veuve, aux Dominicains, dont il devait plus tard prendre l'habit. Il fit de brillantes études, d'abord à l'Académie d'Alcala, puis à Salamanque ; il vint les continuer à l'Université de Paris, et, après y avoir passé quelques mois, il se rendit à Louvain, dont l'Université avait déjà une grande renommée. Resende y acquit bientôt une flatteuse notoriété par son travail, sa science et ses vertus : le comte Pierre de Mascarenhas, ambassadeur de Portugal auprès de Charles-Quint, l'appela à Bruxelles. Après avoir accompagné son protecteur dans l'expédition faite par Charles-Quint contre Soliman II, lorsque celui-ci vint assiéger Vienne en 1529, Resende parcourut ensuite l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie. Il passa deux ans à Marseille, et reçut à Aix le sous-diaconat et le diaconat. Rappelé en Portugal par la

mort de sa mère, qui l'avait élevé et qu'il aimait tendrement, comme le prouve l'épitaphe touchante qu'il lui a consacrée, Resende céda aux instances du roi Jean III et du frère de celui-ci, le cardinal Alphonse, et resta en Portugal. C'est là qu'il mourut, le 9 décembre 1573, laissant des poésies estimées et des œuvres historiques importantes, qui lui assurent un rang distingué parmi les historiens et les antiquaires du Portugal.

C'est pendant l'un de ses séjours à Louvain, car le rapprochement des dates montre qu'il en fit plusieurs, qu'il publia l'opuscule dont nous allons donner la traduction.

Au XIXe siècle, l'Université de Louvain, restaurée, peut s'enorgueillir à bon droit du nombre de ses élèves, de l'éclat de son enseignement, de la valeur de ses maîtres ; elle peut revendiquer avec fierté la part qu'elle a eue dans la formation de la Belgique catholique, et énumérer les littérateurs, les savants, les hommes d'État, non moins remarquables par la fermeté des convictions que par le talent, qu'elle a donnés à la Belgique. Mais sa gloire est plusieurs fois séculaire, et l'époque où Resende y étudiait est une de celles où la prospérité de la grande Université s'est affirmée avec le plus d'éclat. Voici comment la dépeint à ce moment l'un de ses historiens, M. Félix Nève, savant orientaliste et professeur à la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Louvain (1) :

(1) Nous devons les renseignements que cette introduction contient sur l'Université de Louvain et ses maîtres, au commencement du XVIe siècle, à la courtoise et affectueuse obligeance d'un éminent professeur de Louvain, M. van Biervliet, membre de la Commission de révision du Code civil belge.

« L'Université de Louvain avait grandi, au bout d'un terme de moins d'un siècle, au point d'être comptée parmi les Universités de premier ordre en Europe, et sa population d'étudiants avait été toujours croissant, en même temps que la renommée de ses docteurs et la solidité de son enseignement. On n'a pas de peine à croire à cette grande prospérité dont parlent ses annalistes, non seulement si l'on interroge l'histoire des maîtres qu'elle a fournis, mais encore si l'on considère qu'elle était l'établissement d'instruction supérieure, alors unique, placé au centre des états qui avaient passé dans les mains des princes de la maison de Bourgogne. La Hollande, la Flandre, l'Artois, le Brabant et les provinces avoisinantes, ainsi que la Bourgogne, formaient le grand territoire sur lequel s'étendaient plus spécialement ses immunités et privilèges. Cette espèce de domination littéraire fut longue; elle ne fut concentrée dans la Belgique proprement dite qu'après la séparation des Provinces-Unies au nord, et plus tard après la conquête des provinces du midi par Louis XIV. La Faculté des Arts, pépinière des autres Facultés, reconnut, pour ainsi dire à l'origine, une distinction de ses membres en quatre nations, dites de Brabant, de France, de Flandre et de Hollande : quoiqu'elle obéît à un autre souverain, la France était comprise dans cette reconnaissance des droits académiques concédés aux étudiants et aux gradués de diverses origines. D'autre part, comme siège d'enseignement général *(studium generale)*, comme institution de la république chrétienne unie à toutes les autres de même titre et de même fondation, l'Université de Louvain attirait à elle grand nombre d'étudiants de pays étrangers, de

l'Angleterre, de la Westphalie, des contrées du Rhin. Il existait alors, en fait d'études un droit international très large: les diplômes délivrés par une académie légalement constituée avaient une valeur scientifique universelle, dont les rapports scientifiques des Universités d'Allemagne, tels qu'ils sont entendus de nos jours, donnent à peine une idée (1). »

C'est à Louvain qu'enseignaient à cette époque Clénard et Despautère, dont les noms, aujourd'hui oubliés, ont eu au XVIe siècle, et même au XVIIe siècle, une notoriété européenne. Clénard (1495-1542), professeur d'hébreu et de grec à Louvain, publia notamment une grammaire grecque qui a servi pendant plus de deux cents ans à l'enseignement du grec dans les Pays-Bas, en Allemagne et en France; et Despautère (1460-1520), qui professait la rhétorique à Louvain, au collège du Lys, acquit une réputation aussi grande par la publication de ses *Commentarii grammatici*, qui servirent dans les collèges à l'enseignement de la langue latine jusqu'à l'apparition de la grammaire de Port-Royal. La Fontaine et Molière sont là, d'ailleurs, pour attester la vogue de leurs ouvrages en France. La Fontaine nous montre :

Un escolier qui ne s'amusait guère
A feuilleter Clénard et Despautère.

Et Molière met en scène Despautère de la façon suivante :

---

(1) Félix Nève, *Mémoire sur le collège des Trois-Langues à Louvain* p. 17-19. (Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique, dans la séance du 26 mai 1856.) Bruxelles, Hayez, 1853, in-4°.

LA COMTESSE. — Fi ! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là ?

M. BOBINET. — C'est du latin, Madame, et la première règle de Jean Despautère (1).

Érasme, qui a vécu longtemps à Louvain à cette époque, et qui, s'il n'y a pas enseigné, y a exercé néanmoins une influence littéraire considérable par ses écrits et sa liaison avec la plupart des maîtres de l'Université, nous a laissé un tableau intéressant de la vie universitaire à Louvain à ce moment :

« Nulle part on ne jouit d'une température plus agréable qu'à Louvain ; nulle part on n'y étudie plus paisiblement ; nulle part la jeunesse ne montre plus d'ardeur pour les bonnes lettres ; beaucoup y obtiennent d'admirables succès, quoique fassent les hiérophantes de la vieille ignorance. Nous possédons en ce moment à Louvain Jacques Ceratinus, très versé dans les deux littératures, de mœurs pures et intègres, ce que je sais que vous n'estimez pas moins que la science... Nous avons au collège du Lys Herman Westphalus, jeune homme excellent, et à qui rien ne manque en fait d'érudition, mais surtout d'une diligence incroyable pour former, corriger, instruire les jeunes gens. On trouve, dans le même collège, Adrien Suesonius, qui réunit à une connaissance exacte des lettres grecques et latines celle de la philosophie du droit, aussi bien que les mœurs les plus pures. Nous avons dans notre collège, institué par Busleyden (le collège des Trois-Langues), Rutger Rescius, professeur de langue grecque,

(1) *La Comtesse d'Escarbagnas*, scène XXI.

qui embellit une érudition hors du commun par une modestie extraordinaire et une pudeur vraiment virginale. Nous y avons encore Conrad Goclenius, savant distingué, laborieux, à l'âme élevée, au caractère doux et poli, d'une bonne foi à l'épreuve, et d'un discernement dans les choses ordinaires qui est rare chez les savants. Nous y avons enfin Adrien Barlandus, homme sans fard, ami sincère, s'énonçant en latin avec correction et science, plein d'expérience dans l'enseignement. Au collège du Château, on voit Melchior Trevir, homme d'une probité rigoureuse, consommé dans la philosophie et la théologie, mais joignant à ces avantages une connaissance plus que commune des deux littératures, ainsi que Vivès, dont l'érudition est universelle (1). »

C'est à l'un des professeurs de cette brillante Université, à Conrad Goclenius, celui dont Érasme faisait l'éloge dans les termes que nous venons de rappeler, qu'André de Resende a dédié le récit que nous allons traduire. D'ailleurs, l'examen des œuvres poétiques de Resende montre combien il aimait la grande Université où il avait étudié, et les maîtres dont il avait suivi les leçons : nous y voyons d'abord l'éloge de la ville de Louvain et de son Université, *Urbis Lovaniensis et Academiæ Encomium* (écrit le 17e jour des calendes d'octobre 1529), des poésies dédiées à Érasme, à Clénard, le grammairien dont nous avons parlé, etc...

(1) Epist. DCXV, *Lugduni Batavorum*, 1730, T. III, col. 666, trad. de A. S. Nâmech, ***Mémoire sur la vie et les écrits de Jean-Louis Vivès***, (Mémoire couronné par l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres, T. XV, 1re part., 1840-1842.)

Mais c'est surtout pour Goclenius que les sympathies de Resende paraissent avoir été le plus profondes : c'est à lui qu'il dédie l'éloge de Louvain, un éloge d'Érasme ; il lui adresse des odes qui témoignent à la fois de son respect pour le savant et de son amitié pour l'homme. Voici comment il termine l'une de ces odes :

Salve, pectus amabile,
Gocleni, o animæ dimidium meæ.
Quo te carmine prosequar,
Metam qui meritis carminis es super! (1)

Goclenius était digne de ce respect et de cette affection de ses anciens disciples, et il est touchant de voir l'influence qu'il a exercée sur eux, non seulement par son talent, mais par son caractère :

« Aucun des professeurs de Busleyden ne donna autant de popularité aux leçons de langues qui venaient d'être inaugurées que Conrad Goclenius, qui fut promu à la chaire de latin en 1519 : la jeunesse de Louvain accourait à ses leçons, et cet empressement, que lui valaient l'élégance et la pureté de sa diction latine, ne se démentit pas pendant une longue suite d'années (2)... Plus qu'aucun autre de ses confrères de Louvain, il eut le privilège de recevoir d'Érasme des communications littéraires et des confidences d'amitié. Conrad Goclen, ou Goclenius, était né à Mengerichausen, en Westphalie, sur le territoire de

(1) *Œuvres complètes*, T II, p. 23 (Coloniæ Aggripinæ, 1560, 2 vol. in-8°).

(2) Jean Heemstadius parlait, en 1530, de ce grand concours d'auditeurs dans un passage de sa lettre à Érasme, citée ci-dessus.

la principauté de Waldeck. Il se fixa à Louvain pour se vouer aux lettres, qui prenaient un essor toujours plus grand en Belgique ; cependant, son mérite lui valut un canonicat en l'église Notre-Dame à Anvers, sans qu'il dût résider en cette ville (1).

« Goclenius venait à peine de prendre ses degrés à la Faculté des Arts quand il entra en concurrence pour la chaire de latin avec Jacques Ceratinus, jeune homme déjà fort versé et très instruit dans les deux langues (2). Il l'emporta sur celui-ci, et ouvrit ses leçons le 1er décembre 1519. L'autorité de son enseignement le fit recevoir, le 23 février 1524, dans le conseil de l'Université comme représentant de la Faculté des Arts. Il avait professé pendant vingt années quand il succomba au mal qui le minait depuis longtemps, le 25 janvier 1539. Goclenius eut les honneurs d'une oraison funèbre prononcée par P. Nonnius, qui devait être son successeur, et il fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre.

« ..... Non seulement il fut l'objet d'un profond respect de la part de ses disciples, mais il se concilia l'affection d'hommes éminents. Érasme lui fut sincèrement attaché ; il lui donna des gages de son amitié et de sa confiance en le consultant sur la marche des affaires qui le concernaient lui-même, en le chargeant du soin de ses intérêts, en le mettant au courant de ses propres projets, et même en lui confiant d'avance ses der-

(1) Voyez, sur la vie de Goclenius : Valère André, *Exordia*, p. 47-50, et *Fasti*, p. 279 : — Foppens, *Biblioth. belgic.*, p. 189, et Bex, fol. 1127. — Cf. Coupé, *Soirées littér.*, T. XVI, p. 140, et 172-173.

(2) Nous verrons Ceratinus, qui jouissait de la faveur d'Érasme, se présenter un peu auparavant pour la chaire de grec.

nières volontés. C'est à Goclenius qu'il légua son gobelet d'argent, sur lequel était gravée l'image de la Fortune. Érasme considérait Goclenius comme un des principaux soutiens du collége des Trois-Langues, et il le louait de la persévérance avec laquelle il accomplissait sa tâche » (1).

Ce collège des Trois-Langues, où enseignait avec tant d'éclat Goclenius, avait été fondé à Louvain par Jérome Busleyden, dans son testament de 1517; d'où le nom de *Collegium Buslidianum* qu'il portait,et que nous lui voyons donner par Resende dans sa dédicace à Goclenius de l'éloge de Louvain. Il était fondé pour l'enseignement du latin, du grec et de l'hébreu ; Érasme contribua à aplanir les difficultés soulevées par sa fondation, et il fut ouvert en 1518. Il acquit rapidement une grande célébrité.

« Cet établissement, dit Hallam, produisit une foule d'hommes distingués par leur érudition et leurs talents; et Louvain, au moyen de son *Collegium Trilingue*, s'élevant à un rang plus éminent encore que celui qu'avait occupé Deventer dans le XVe siècle, devint non seulement le foyer principal des connaissances en Belgique, mais encore un foyer d'où elles se répandirent en différentes parties de l'Allemagne » (2).

Le dernier personnage que met en scène le récit de Resende, c'est l'auteur même de ce récit, que Resende s'est borné à traduire et à mettre en ordre, Nuno da Cunha, *Nonius Cugna*, comme l'appelle Resende. Nuno était fils de Tristão da Cunha, navigateur portugais (1460-1540). Tristão da Cunha, investi en 1506 du commandement d'une

(1) Félix Nève, *op. et loc. citat.*, p. 143-144.
(2) *Histoire de la Littérature de l'Europe*, T. I, p, 275.

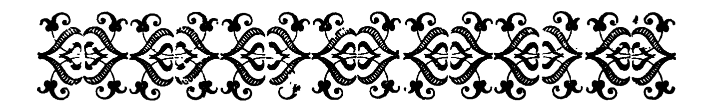
flotte destinée à opérer en Afrique et aux Indes de concert avec Alfonso d'Albuquerque, découvrit dans l'océan Atlantique austral trois îles, dont la plus grande porte encore son nom. Nuno da Cunha (1487-1539) fut chargé en 1528 du gouvernement général des Indes, dont il fut le dixième gouverneur; il anéantit le pouvoir du plus redoutable ennemi des Portugais, le sultan Bahdour, empereur de Cambaye; il consolida la puissance des Portugais en conquérant trois villes importantes, Diu, Chaul et Bazaïm. Le récit que nous allons publier est une page de l'histoire de son gouvernement, le tableau des expéditions maritimes et guerrières faites par ses ordres en 1530 et 1531, par les frères Sylveira : ces expéditions ont, comme on va le voir, notablement accru la puissance portugaise, et contribué à l'éclat du règne de Jean III. Ce roi eut le grand mérite de favoriser l'expansion coloniale du Portugal et de marcher sur les traces d'Emmanuel le Fortuné, le monarque au règne glorieux, qui put voir s'accomplir sous son règne la découverte de la route maritime des Indes par Vasco de Gama, leur conquête par Almeida et Albuquerque, et la découverte du Brésil par Cabral.

Le lecteur connaît les personnages dont les noms vont apparaître en tête de l'opuscule que je vais traduire : je laisse maintenant la parole à Nuno da Cunha, ou plutôt à André de Resende, son traducteur, dont j'ai essayé de reproduire fidèlement l'intéressant récit.

L. GUILLOUARD,

Professeur de droit civil à l'Université de Caen,
Bâtonnier de l'Ordre des Avocats près la Cour d'appel,
Docteur *honoris causa* de l'Université de Louvain,
Membre honoraire de l'Académie royale de Législation de Madrid.





RÉCIT DES EXPLOITS

DES PORTUGAIS DANS LES INDES

En l'année 1530

Traduction de la lettre envoyée de la ville de Cananore par Nuno da Cunha, gouverneur général des Indes, au roi de Portugal, le 4e jour des ides d'octobre 1530.

L. ANDRÉ DE RESENDE, PORTUGAIS,
AU TRÈS ÉMINENT CONRAD GOCLENIUS, SALUT.

Vous me demandez, Conrad Goclenius, de traduire en latin la lettre envoyée au roi de Portugal sur les événements qui se sont passés récemment près de la mer Rouge. Vous me priez de le faire, mais vous avez le droit de me l'ordonner. Je le ferai donc, mais avec regret, et je n'y aurais pas consenti, si vous ne me l'eussiez demandé, vous à qui je dois tant.

Non seulement, en effet, ces victoires sont parmi les moins importantes que les Portugais aient remportées dans les Indes, peu dignes d'être racontées auprès de celles qui sont déjà connues ; mais j'avais encore, pour garder le silence, d'autres raisons excellentes. Par un esprit de modestie excessive, qui est le propre de notre race, il nous déplaît de raconter les belles actions des nôtres ; ou, si nous le faisons, nous en retranchons une grande partie, pensant que l'homme doit se contenter d'avoir rendu service à sa patrie, mais qu'il ne doit pas s'en vanter publiquement.

Nous pensons qu'il vaut mieux se taire, lorsqu'on a accompli de grandes choses, que de les raconter solennellement, et d'en prendre à témoin l'univers et la postérité; et je ne puis que louer cette tendance de notre esprit national. L'historien doit se garder de dépasser les bornes de la modestie, et de chercher à provoquer l'intérêt par des récits pompeux. Vous connaissez d'ailleurs ces sentiments, et je n'ai pas à les dissimuler devant vous.

Je vais être forcé, dans ce travail, de raconter moi-même les événements, au lieu de me borner à traduire le récit de Nuno da Cunha, si je veux tenir compte de la situation des lieux. Il y a une grande satisfaction pour le lecteur à avoir pour ainsi dire sous les yeux les endroits où se passent les faits qui lui sont racontés; or, l'auteur de la lettre que je vais traduire ne songeait pas à écrire l'histoire des conquêtes portugaises, et ne s'inquiétait guère de la topographie, alors qu'il s'adressait à un roi qui connaissait les endroits où s'étaient passés ces événements. On peut, en effet, connaître la terre, non seulement par l'étude des livres, mais aussi par l'expérience et par les faits de chaque jour.

Vous connaissez, Goclenius, les mœurs des cours et l'ambition des courtisans; vous savez comme ils s'empressent autour du monarque, essayant d'être vus de lui, heureux lorsqu'il les interroge et qu'ils peuvent lui répondre. Pour moi, étranger à ces mœurs, je vais écrire ce récit de bonne foi, suivant en cela l'exemple que me donne Nuno da Cunha dans sa lettre.

RÉCIT.

Lorsque Jean III, roi de Portugal, eut nommé comme gouverneur de l'Inde Nuno da Cunha, issu d'une noble et

ancienne famille portugaise, celui-ci partit de Lisbonne à la tête d'une flotte nombreuse ; son absence dura près de trois ans. Il atteignit bientôt la ville de Cananore (1), capitale des Ariens, dans le golfe Agaric (2) : pour se conformer aux ordres du roi, il devait s'emparer de la ville de Diu, la plus belle et la plus importante du royaume de Cambaye (3), que l'on appelle aujourd'hui Carmanie ultérieure, dans l'Ariane. Mais, comme un certain nombre de peuples indiens s'étaient révoltés, et que les Turcs et les Rhoméens ravageaient le littoral de l'Inde et les rivages de la mer Rouge, il crut qu'il valait mieux d'abord pacifier cette région. On appelle Rhoméens des bandes composées de Turcs, de Vénitiens et de chrétiens transfuges : c'est un amas de malfaiteurs. Le nom de Rhoméens leur vient probablement de ce qu'ils sont de sang romain.

Nous avons appris, l'année dernière, la victoire remportée par Nuno da Cunha dans un combat naval contre les Turcs et les Rhoméens ; et je la raconterais d'autant plus volontiers que c'est un plus beau fait d'armes. L'été de l'année dernière, la ville d'Anvers retentissait d'un bruit terrifiant et inusité de cymbales : il ne s'agissait pourtant que de célébrer les triomphes d'une nation alliée, et on peut juger, par ce spectacle inaccoutumé, de la grandeur de ces victoires. Il faut en effet des actions

(1) Cananor ou Kannour, ville de la province de Madras, sur la côte de Malabar.

(2) Mer d'Oman ou golfe Arabique.

(3) Cambaye, ville importante de la province de Bombay, au fond du golfe de Cambaye qui est une partie de la mer d'Oman, à l'est de la presqu'île de Guzzerat.

exceptionnelles pour mériter ainsi les suffrages et les félicitations des étrangers.

Mais, comme vous ne me demandez pas de vous raconter cette bataille déjà ancienne, et que, d'ailleurs, je ne la connais moi-même qu'imparfaitement, je me hâte d'arriver à des faits plus récents.

Cette année même, Nuno da Cunha, nommé gouverneur général de l'Inde, envoya en divers endroits les trois Sylveira, Antoine, Diogo et Hector, et ce sont leurs expéditions que je vais raconter.

Antoine avait pour mission de parcourir le littoral de l'Ariane, qui s'étend de la ville de Cananore, dans le golfe Agaric, jusqu'à la ville de Chaulius (1), où est l'embouchure de l'Indus, et au golfe de Cantipolque (2), que nous appelons Cambaye : il devait incendier les villes et les forts du littoral, jusqu'à l'autre promontoire de ce golfe, où est bâtie la ville de Diu.

Il partit à la tête d'une flotte composée de cinquante navires, parmi lesquels il y avait deux quadrirèmes et deux bâtiments légers; le reste se composait de liburnes et de barques appelées *phasèles*, pas beaucoup plus grandes que les felouques appelées par les Indiens *catures* (3). Il n'avait pas avec lui plus de quatre-vingt-dix Portugais.

(1) Chaul.

(2) C'est le ***Sinus Canthisinus*** des Anciens, dans la mer des Indes.

(3) Les Portugais ne se servaient pas de galères dans leurs navigations lointaines. Resende s'est servi ici des termes de quadrirèmes et de liburnes, et plus loin de ceux de trirèmes, birèmes, etc., pour indiquer des bâtiments d'un tonnage plus ou moins fort. Il ne faut attacher aucune importance à ces dénominations erronées. Remarquons cependant que, chez les anciens, le ***phaselus*** etait le nom d'un petit navire inventé par les pirates de Campanie, et que, aux Indes, le ***catur*** est une pirogue monoxyle marchant à la voile et à la rame.

Il se dirigea d'abord vers Surate et Reinelius (1), les deux villes fortes de cette région les plus célèbres par leur étendue, leur population et leur richesse : elles sont situées à l'extrémité du golfe de Cambaye, sur un fleuve de médiocre largeur, qui n'est peut-être, je ne pourrais l'affirmer, que l'un des bras de l'Indus. Redoutant les bas-fonds du fleuve, il n'y entra qu'avec ses bâtiments les plus légers. Lui-même y était allé le premier sur une barque tirant peu d'eau, et, en jetant la sonde, s'était rendu compte de la profondeur du fleuve.

Dès qu'il fut arrivé auprès de Surate, qui est à six mille pieds de l'embouchure du fleuve, ou plutôt de cet estuaire étroit dont une grande partie découvre au reflux de la mer, il commença à assiéger la ville. Elle est habitée principalement par les Banians, race qui suit si fidèlement la doctrine de Pythagore, sur le respect de la vie des animaux, qu'aucun d'eux ne se permettrait de tuer même un insecte, et par des marchands : le siège ne dura pas longtemps, et les habitants s'enfuirent, abandonnant la ville aux Portugais. Les nôtres, après s'y être reposés, l'incendièrent le surlendemain de leur arrivée, et le feu la détruisit tout entière.

Pendant ce temps, nos soldats se préparent à attaquer par mer la ville de Reinelius, située sur un autre point du rivage, et, à cause des détours du fleuve, distante de deux mille pieds de Surate. Cette ville était, comme nous l'avons dit, la plus importante de toute la région, et elle

(1) Surate, très grande ville de l'Inde, chef-lieu d'un district du Guzzerat, à 31 kil. de l'embouchure du Tapti. — Reinelius est la ville de Rander, tout près de Surate.

n'était pas, comme Surate, habitée par les Banians disciples de Pythagore, ou par d'autres races peu guerrières, mais par les Mahométans Naitéens, les plus belliqueux de tous les Cambayens. Le roi de ce pays, en même temps qu'il équipait une flotte, réunissait autour de la ville une armée nombreuse, composée de guerriers d'élite. Ces soldats avaient vu le siège et l'incendie de Surate, et, pendant ce temps, ils avaient préparé avec grand soin la défense de leur ville. L'entrée des chemins et les carrefours étaient défendus par trois rangs de troncs d'arbres énormes et de poutres, formant un retranchement solide et garnis de machines de guerre. Un grand nombre d'autres machines étaient disposées pour défendre contre notre flotte l'entrée du port. Auprès de la ville plus de quarante cavaliers, accompagnés de fantassins, attendaient en ordre de bataille, prêts à engager le combat. Déjà les nôtres approchaient de la ville, lorsque leurs embarcations furent assaillies par une nuée de projectiles si épaisse, que ce n'est que par miracle qu'elles purent y échapper. Les birèmes et les liburnes étaient traversées par les boulets de fer envoyés par les bombardes. Les Portugais ne pouvaient donc débarquer de ce côté du rivage ; mais, lorsqu'ils virent la cavalerie qui était déployée dans la plaine se replier dans la ville, ils débarquèrent rapidement, malgré les efforts des barbares pour les en empêcher. Ils commencèrent ensuite à attaquer les retranchements formés de troncs d'arbres, qui constituaient de véritables murailles ; mais ils furent accablés par les projectiles, et entourés d'une foule de barbares qui se précipitaient sur eux avec impétuosité. Néanmoins, les nôtres, se formant en bataillon serré et se lançant courageusement sur l'ennemi, finissent par

pénétrer dans la ville. Dans cette rencontre, quarante barbares trouvèrent la mort; les autres, effrayés de voir l'ennemi dans la ville, cherchèrent leur salut dans la fuite. Un très petit nombre résista à nos soldats, et quelques-uns seulement tombèrent sous les coups de ceux-ci.

Nos troupes y demeurèrent un jour, occupées au pillage; elles ne prirent pas de marchandises, qui auraient chargé outre mesure leurs vaisseaux; cependant, beaucoup de maisons étaient remplies de cuivre, d'ivoire et d'autres choses précieuses, et on aurait pu en remplir les navires portugais, s'ils avaient été d'un plus fort tonnage. On y trouva aussi beaucoup de machines de guerre en bronze, en dehors de celles qui servaient à la défense de la ville; il y avait encore une très grande quantité de vases de terre appelés vases de porcelaine, et d'autres marchandises de la Chine, car ce pays faisait un grand commerce avec la Chine. Beaucoup de maisons étaient construites avec art, très bien meublées et garnies notamment de lits ornés d'or, ce qui indiquait la richesse des habitants. Là se trouvaient de nombreux faucons à tête dorée, qui servent à la chasse des oiseaux, en très grande quantité dans cette région. Le sol y est plat, comme dans la campagne de Santarem, qu'arrose le Tage, et la terre n'y est pas moins fertile. Elle produit surtout du froment et du riz. Antoine de Sylveira, voyant que les soldats ne cessaient de piller, et craignant que ses bâtiments trop chargés ne pussent traverser l'estuaire du fleuve, rempli de bas-fonds, se borna à faire emporter les machines de guerre en bronze et quelques objets de grand prix : tout le reste fut jeté au plus profond du fleuve, puis Sylveira donna l'ordre d'incendier la ville, et il ne s'éloigna

qu'après que tout fut réduit en cendres. Les Portugais brûlèrent aussi beaucoup de navires de transport et d'autres que les Indiens appellent *zambuccos*, auxquels il faut ajouter ceux qui avaient été brûlés à la prise de Surate, et dont quelques-uns étaient remplis de marchandises. Ces faits jetèrent une grande terreur dans toute la région.

Les Portugais quittèrent alors l'estuaire du fleuve, et, longeant le rivage de Chaul, ils parvinrent à Damonius (1), grande place forte sur l'estuaire d'un autre fleuve de peu de largeur, place importante et très bien fortifiée. Elle était entourée d'un mur d'une largeur de huit pieds, construit en pierre de taille, avec des tours à chaque angle, et, dans l'intérieur, une citerne remplie d'eau. Les nôtres, laissant au large leurs plus gros navires, abordent avec les birèmes et les liburnes. Personne ne s'oppose à leur débarquement; car les habitants, prévenus par les fuyards de Surate et de Reinelius, avaient abandonné la place et pris la fuite à l'approche des nôtres. Aussi les choses se passèrent-elles très facilement; les Portugais attaquèrent d'abord à coups de bélier les retranchements, qui étaient très solides et garnis de fer; mais, s'apercevant qu'il n'y avait personne pour les défendre, ils y mirent le feu et les détruisirent complètement. L'incendie se communiqua à un certain nombre de navires et à une grande quantité de marchandises qui étaient dans le port. Le même sort fut réservé à une autre place forte et à un certain nombre de bourgs situés dans

(1) Damão ou Daman, ville portugaise au sud de Bombay, à l'embouchure du Daman Ganga.

cet estuaire. Les Portugais brûlèrent aussi un navire de dimensions exceptionnelles qui était en construction sur le rivage et presque achevé.

De là, les nôtres allèrent attaquer, sur le même littoral, la ville de Gasnya, bâtie à l'embouchure d'un autre fleuve. Cette ville était entourée de marécages et défendue par des rangées épaisses de pieux, sauf sur deux points, d'un côté où le fleuve la protégeait et, sur un autre point où une étroite bande de terre la reliait au continent. A ce dernier endroit, se tenaient quatre cents cavaliers bien armés et cinq mille fantassins, rangés en bataille le long des remparts. Antoine de Sylveira ne voulut pas attaquer la ville par le fleuve, dont la navigation était dangereuse, et il aborda à six stades de la ville. Il forma ses troupes de la manière suivante : cent cinquante soldats furent rangés en forme de coin ou de triangle, et le reste des troupes, à la tête desquelles se plaça Antoine de Sylveira, présentaient à peu près l'aspect de deux cornes. Le coin prit contact avec la cavalerie ennemie, et on combattit assez longtemps avec des chances diverses : enfin les barbares cédèrent. Dans ce premier choc, quinze de leurs cavaliers avaient trouvé la mort, ainsi que cinq de nos soldats. Les nôtres poursuivent les fuyards, et pénètrent à leur suite dans la ville. Les fantassins ennemis n'attendent pas le choc, et s'enfuient par la porte même par laquelle ils étaient sortis de la ville pour combattre. Deux cents des leurs sont tués ou faits prisonniers, et la ville détruite et brûlée, ainsi que plusieurs navires chargés de grains et de diverses marchandises.

Les nôtres incendièrent encore beaucoup d'autres villes fortes et de bourgs ; mais, comme il s'agit de faits d'armes moins remarquables, nous n'en parlerons pas. On brûla

trois cents navires, dont beaucoup étaient chargés de marchandises, quelques-uns de grains, et qui devaient aller les uns à Diu, les autres dans le golfe Arabique. Antoine de Sylveira envoya au roi du Portugal, outre d'autres présents, cent soixante prisonniers vigoureux pour ramer sur les galères. Les nôtres firent ensuite voile pour l'île de Bazais (1), dans la même région, pour renouveler l'approvisionnement d'eau de la flotte, et faire payer le tribut des villes de Bandaratia (2), Tana (3) et Carangia (4), qu'Hector de Sylveira avait rendues tributaires. Telle fut l'expédition d'Antoine de Sylveira.

Occupons-nous maintenant de Diogo de Sylveira, qui avait reçu pour mission de repousser l'ennemi sur tout le littoral qui s'étend de la ville de Cananore jusqu'au promontoire de Narsinga. Nous appelons de ce nom aujourd'hui ce territoire des Ariens, qui s'étend en un long promontoire dans l'océan. Là, jusqu'à la ville de Cailès (5) et au fleuve de ce nom, croît une grande quantité de poivre, qui est transporté par les Rhoméens et les Turcs à La Mecque (6) à Alexandrie et à Venise. Les indigènes en exportent eux-mêmes, et rapportent en échange d'autres marchandises. Le plus puissant de tous ces marchands de

(1) Bassaïn ou Baçaim, au nord de Bombay.
(2) Bandera ou Manora, près de Bassaïn.
(3) Tana ou Tannah, ville, chef-lieu de l'île de Salsette.
(4) Probablement Kanara, province dont Mangalore est la ville principale.
(5) Koulaj. v. du Mékran, à 8 lieues de la mer d'Oman.
(6) Les géographes du XVI[e] donnent le nom de *Mecca*, *Mecha* ou La Mecque : 1° à l'ancienne Macoraba, patrie de Mahomet, auj. La Mecque ; 2° à Mokka, port de l'Yémen, sur la mer Rouge, au nord d'Aden.

l'Inde s'appelait Chetinus : son influence égalait presque celle d'un roi ; il habitait la ville forte de Mangalore (1), non loin de Cananore, cité bien construite, très peuplée, défendue par des machines de guerre, avec un camp retranché sur le bord de la mer. Chetinus était l'ennemi des Portugais et l'ami des Turcs, auxquels il expédiait chaque année des navires remplis d'aromates. Nuno da Cunha, voulant faire cesser cet état de choses, avait prescrit à Diogo de rester en observation devant le rivage de Cailès, de manière à attaquer la flotte des Rhoméens lorsqu'elle sortirait du port. Mais, la flotte n'apparaissant pas, Diogo reçut de nouvelles instructions de Nuno da Cunha, pour attaquer la ville de Mangalore.

Cette attaque eut lieu le 6e jour des calendes d'avril : la flotte portugaise ne put entrer dans le port, car une grande quantité de soldats, rangés en bon ordre dans le camp, la couvraient d'une nuée de flèches et de pierres, pendant que des bombardes, placées à environ deux mille pas de la ville, lançaient des projectiles avec un bruit effrayant. Diogo jeta l'ancre, et débarqua avec 240 soldats, dont la moitié étaient armés de petites machines d'airain, appelées *escopettes*. Les habitants de la ville, après avoir bien pourvu le camp d'hommes et de munitions, avaient protégé la ville elle-même par de solides retranchements, formés de troncs d'arbres et de poutres entrecroisées, et garnis de machines : ces préparatifs faits, ils sortent de la ville et s'avancent vers les Portugais. Le combat dans la plaine est d'abord sanglant ; mais les nôtres redoublent d'ardeur, et les ennemis, voyant une partie des

(1) Mangalore ou Koryal, ville de la province de Madras.

leurs tués et un grand nombre blessés, se retirent dans la ville. Là, au moment où le maître de l'artillerie prenait ses dispositions pour faire commencer le feu, un Portugais le tua en désarmant un petit serpentin de bronze. Profitant de l'émoi causé par sa mort, les nôtres se précipitent dans la ville, la ravagent, détruisent tout devant eux, et, enflammés de courage par ce premier succès, attaquent le camp. Il était entouré d'épaisses murailles crénelées et surmontées çà et là de petits réduits en pierre : de là, les ennemis lançaient sans interruption sur les nôtres des flèches, des javelots, des pierres et des pots de fer remplis de matières enflammées. Néanmoins, le courage des Portugais ne faiblit pas : les uns jettent sur les assiégés des pierres, les autres lancent des projectiles de métal, d'autres appliquent des échelles le long des murs, d'autres enfin brisent les portes avec des béliers, jusqu'à ce que les barbares, désespérant de la victoire, se précipitent dans le fleuve. Les uns y sont tués, d'autres réussissent à s'enfuir à la nage ; mais, parmi ces derniers, quelques-uns tombent sous les coups partis de nos navires, qui s'avançaient alors vers le port, et parmi eux, Chetinus, leur chef.

On prit, dans le camp et dans la ville, 60 machines de guerre en bronze. Le camp renfermait du cuivre, du corail, du mercure, des étoffes de pourpre et de soie, que l'on expédiait d'ordinaire à La Mecque. Il y avait encore beaucoup d'autres marchandises de toute sorte, du nitre, des grains et des vivres de toute espèce. On chargea les navires de ces richesses; mais, comme ils n'en pouvaient contenir davantage, et que cependant les Portugais continuaient le pillage, Diogo, après avoir fait embarquer les machines de guerre, donna l'ordre d'incendier la ville et le camp. Comme la partie du mur

bâtie le long de la mer, qui avait été construite en pierre de taille, résistait au feu, il la fit abattre à l'aide de ses machines de guerre. On brûla dans le port treize navires de transport. Quelques Portugais avaient été blessés dans le combat, mais aucun ne fut tué. Cette victoire fut très importante pour affermir la domination des Portugais dans l'Inde; car Chetinus, dont l'autorité était vraiment celle d'un roi, n'était pas moins connu par ses richesses que par son orgueil. Chaque année, il fournissait de marchandises les Rhoméens de Mangalore, ou envoyait lui-même à Mecca ses navires chargés de poivre. Déjà les Indiens de Malabar plaçaient en lui toute leur confiance, mais sa mort jeta le découragement parmi ces peuples.

Diogo de Sylveira se rendit ensuite à Cananore, et il faisait décharger ses vaisseaux quand la flotte de Calicut sortit, chargée de riz. Cette flotte se composait de soixante navires, de ceux que les Indiens appellent *paroos* et auxquels nous avons conservé le nom latin de *parones*. Diogo va à leur rencontre seulement avec une birème et six liburnes, car ses autres navires n'étaient pas déchargés. Le vent, qui soufflait du midi, étant favorable aux ennemis et contraire aux bâtiments portugais, Diogo dut s'avancer comme il put à force de rames, et il commença l'attaque avec ses machines de guerre : six *paroos* furent coulés, d'autres à moitié détruits par les bombardes, mais la plupart réussirent à prendre la fuite. Une des liburnes portugaises qui avait dépassé la birème fut engloutie; car, lorsque les Malabares de Calicut jetèrent sur elle leurs grappins et qu'elle voulut revenir en arrière, elle fut assaillie par de grandes embarcations et finalement coulée: là périrent six ou sept Portugais, que leurs compagnons ne purent sauver. Jean de Sylveira,

frère de Diogo, fut blessé par un boulet de pierre lancé par les *paroos,* mais il guérit de ses blessures. C'est ainsi que la flotte de Calicut put s'échapper, à la faveur d'un vent contraire aux nôtres. Diogo partit ensuite pour aller hiverner à Cochin.

En ce qui concerne Hector de Sylveira, il partit le 12e jour des calendes d'avril de Goa, ville importante située au delà de Chaulius, avec quatre grands navires, deux bâtiments légers, que les Portugais appellent caravelles et quatre liburnes : ces bâtiments étaient montés par six cents hommes. Il atteignit d'abord Syagrus (1), le promontoire le plus avancé de l'Arabie heureuse, puis de là se rendit à l'île de Socotora, dans la mer d'Azenius(2), pour s'y approvisionner d'eau douce. Comme la situation des lieux nous préoccupe à juste titre, nous ferons remarquer qu'il y a, entre le promontoire de Syagrus et cette île, nommée par Pline et les anciens auteurs Dioscuride, deux cent quatre-vingt mille pieds. De là, parvenu à l'entrée du golfe, il divisa sa flotte de manière que les bâtiments turcs ne pussent entrer ou sortir sans être aperçus par les nôtres. Pendant que la flotte ainsi dispersée croisait dans ces parages, Hector rencontra le plus important des vaisseaux de Chetinus, échappé au désastre des autres et qui allait de Mangolore à Mecca chargé de poivre, de plantes et d'écorces aromatiques, de coton, de gingembre et de noix odorantes. De part et d'autre on lance des grappins et on combat avec un égal courage. Mais les nôtres l'emportent ; le navire ennemi est pris et tous ceux

(1) Ras-el-Had ou cap Rasagat, dans la mer d'Oman,
(2) Mer d'Aden.

qui le montaient mis à mort. L'impression de cet événement fut telle, que, pendant toute l'année, aucun navire chargé de poivre ne traversa le golfe Arabique.

Hector remporta beaucoup d'autres succès, mais trop peu importants pour que je les raconte. Il y en a un cependant que je ne voudrais pas passer sous silence : Martin Caster, capitaine d'un grand bâtiment nommé *Le Divin Joseph*, rencontra un navire parti de Diu et monté par des blancs et par des Pellaconiens (1); Martin Caster fit jeter les grappins, et s'élança le premier sur le navire ennemi, suivi de ses hommes. Le combat fut longtemps douteux et la défense énergique, à ce point que Martin Caster et dix ou douze Portugais furent tués par les Turcs. A la fin, cependant, le navire ennemi, qui était plein d'objets précieux, fut pris et ceux qui le montaient tués jusqu'au dernier. Les autres navires de la flotte portugaise firent aussi des prises, mais nous ne nous occupons que des actions les plus éclatantes.

Les flottes de Diu et de Cambaye n'osant sortir à cause de la présence de nos navires, la flotte d'Hector de Silveira se réunit à l'île Meta ou Barbera, comme l'appelle Ptolémée, dans le golfe des Troglodytes (2) : c'était là que, d'après l'ordre de Nuno da Cunha, ses navires devaient se rassembler après leur croisière pour renouveler leurs provisions d'eau douce. De là, Hector devait se rendre à Aden, dans l'Arabie Heureuse : ses instructions étaient d'attaquer les navires de prix qu'il rencontrerait, et, une

(1) Resende veut sans doute dire des Turcs de la Macédoine, l'ancienne Pélagonie.

(2) Golfe de Mélinde, sur la côte de Zanguebar, en Afrique.

fois arrivé à terre, d'obtenir des rois leur soumission et la promesse d'un tribut annuel au roi de Portugal.

Aden, capitale de l'Arabie Heureuse, est située non loin du promontoire de Posidius, un peu au delà de l'endroit où Ptolémée place la ville de Sanina. Aden est remarquable, non par son étendue, mais par sa situation et par les travaux qui ont été faits pour la défendre. Sa grandeur n'est que de six mille pas, mais elle est défendue de trois côtés par des montagnes très élevées, accessibles seulement aux oiseaux. Resserrée entre ces monts, qui s'appellent, croyons-nous, Cobubathra, la ville n'a pu s'étendre en largeur, mais la hauteur des édifices et l'étroitesse des rues remédient à cet inconvénient : les maisons y sont construites de la même manière qu'à Lisbonne. Du côté de la mer, qui est le seul par où on puisse l'attaquer, elle est défendue par un mur et protégée par un camp admirablement fortifié. Comme elle n'avait aucune sortie du côté du continent, on a ouvert dans la montagne une étroite tranchée en forme de gorge : ce passage est défendu par des tours et par des portes de fer. Il y a dans la ville plusieurs grandes citernes, dont une, de dimension exceptionnelle, est placée en dehors du mur de la ville : on l'appelle château d'eau. Chaque jour l'eau est apportée à Aden par des chameaux, et parfois on peut en compter jusqu'à quinze ou seize cents, ou même deux mille. S'ils arrivent pendant le jour, on les décharge dans la ville ; si c'est pendant la nuit, l'eau est versée dans la citerne extérieure ; car, après la fermeture des portes, personne ne peut plus ni entrer dans la ville ni en sortir. En résumé, la ville d'Aden est tellement forte qu'elle est en réalité maîtresse de la mer Rouge ou golfe Arabique, et qu'aucune flotte ne peut

pénétrer dans cette mer, si elle veut s'y opposer. Aussi les Portugais ont-ils essayé jadis de s'en emparer, et ils l'ont même assiégée une fois sous le commandement d'Albuquerque, mais ils durent lever le siège.

Revenons à notre récit. Hector de Sylveira envoya son butin de l'île de Meta dans la ville de Mascate, située sur le promontoire de Corodame (1), de l'autre côté du golfe, disant à ses compagnons qu'il les y rejoindrait en partant d'Aden. Il arriva dans cette dernière ville aux nones d'avril. Lorsqu'il eut jeté l'ancre, des envoyés du roi vinrent lui souhaiter la bienvenue et lui apporter, de la part du monarque, beaucoup de bœufs et de chèvres et une grande quantité de fruits. Les deux chefs de l'ambassade demandèrent ensuite à Hector ce qu'il voulait, et quels étaient ses projets. Hector, après avoir fait remettre au roi un présent digne de lui, répondit qu'il était envoyé par Nuno da Cunha, gouverneur général de l'Inde, pour porter secours au roi contre les Rhoméens et les Turcs, le gouverneur ayant appris qu'Aden avait été attaquée par ceux-ci. Les Rhoméens en effet avaient assailli la ville à l'improviste, l'assiégeant par mer avec dix trirèmes et quarante bâtiments légers, et l'attaquant par terre avec de la cavalerie et une nombreuse infanterie formée surtout de troupes auxiliaires, car elle ne comptait guère que six cents Rhoméens. Le siège avait duré cinq mois : chaque jour, la ville était attaquée par mer avec une grande violence ; du côté de la terre, les assiégeants avaient élevé un épais rempart formé de poutres entre-croisées, et ils y avaient placé des machines de guerre, notamment

(1) Cap de Curjat, à l'entrée du détroit d'Ormuz.

quatre basilics, les engins les plus puissants pour un siège. De ce côté, ils avaient détruit tous les murs de la ville, et ils s'en seraient emparés, si elle n'avait été défendue avec le plus grand courage. Mais, lorsque les Rhoméens apprirent que notre flotte cinglait de ce côté, ils levèrent le siège et partirent après avoir perdu deux cents des leurs, sans compter les pertes des troupes auxiliaires. Quant aux habitants de la ville, une grande partie des plus pauvres étaient morts de faim et de soif. Hector ajoutait qu'il aurait amené une flotte plus nombreuse; mais, ayant appris la levée du siège, il avait envoyé une partie de ses vaisseaux ailleurs avec son butin. Si maintenant le roi d'Aden voulait se soumettre et payer un tribut suffisant au roi de Portugal, il pouvait être assuré de la protection constante des Portugais contre les Rhoméens, les Turcs, ou toute autre nation.

« Dites à Hector, répondit le Roi, que, si j'entends « combattre les Rhoméens, il est vrai de dire cependant « qu'ils ne sont pas tant mes ennemis que ceux des « Portugais; s'ils réussissent à s'emparer d'Aden, soit « par la force, soit par un traité, ils pourront naviguer « dans l'Inde entière, et interdire aux Portugais l'accès « de la mer Rouge. Aussi suffit-il que je refuse toute « alliance avec les Rhoméens et les Turcs, que je leur « interdise l'accès d'Aden et de mon royaume, et que je « recherche l'amitié et l'alliance des Portugais, mais sans « rendre hommage ni payer de tribut à ceux-ci. »

« Il est très vrai, répliqua Hector, que les Rhoméens « s'efforcent, malgré nous, de s'emparer de l'Inde et qu'ils « y sont aidés par les Vénitiens et les Turcs. Mais, s'ils « étaient détruits et mis en déroute par les Portugais, ils « ne pourraient se créer d'établissements nulle part. Si

« Aden était soumis aux Portugais, il n'est pas douteux « que les Rhoméens seraient détruits, ou du moins qu'ils « renonceraient à la conquête de l'Inde; car, nulle part « mieux qu'à Aden, on ne peut empêcher l'entrée et la « sortie de la mer Rouge. Que le roi examine donc avec « soin et avec réflexion le parti qu'il doit prendre. »

Par des discours de ce genre, en mêlant habilement la flatterie et les menaces, et après que de nombreux messagers eurent été envoyés de part et d'autre, Hector réussit à obtenir du roi qu'il rendît hommage au roi de Portugal et qu'il lui payât chaque année, à titre de tribut, dix mille séraphins d'or, poids et valeur d'Ormuz, ville royale portant le même nom que l'île située à l'entrée du golfe Persique. Cette somme équivaut à cinq cent mille sesterces, d'après la supputation romaine. En outre, le roi offrit spontanément un don immédiat de quinze cents séraphins, pour faire une couronne d'or pur d'Ormuz, qui serait envoyée au roi de Portugal comme gage de soumission et d'alliance. Ce traité fut rédigé par écrit, et signé par le roi et par Hector de Sylveira. Nuno da Cunha en envoya une copie au roi de Portugal, mais nous n'en connaissons pas les termes.

A la suite de ces faits, le roi de Xœrius (1) écrivit spontanément à Hector. Le royaume de Xœrius est situé dans la courbe extérieure que décrit le golfe Arabique, dans la région où Ptolémée place les Homérites. Il lui disait qu'il était inutile de débarquer dans son royaume, car il consentait à se soumettre au roi de Portugal, et à lui

(1) Charax, ville dans le golfe Persique.

payer le tribut que fixerait Hector, ajoutant qu'il remettrait aux Portugais tout ce qu'il avait de machines de guerre à Xœrius et à Dopharius (1). Sur la demande du roi, Hector, en s'en allant, lui laissa une liburne avec trente Portugais.

L'hiver fini, la liburne fit voile pour Cananore, avec une lettre du roi adressée à Nuno da Cunha : il avertissait celui-ci qu'après le siège d'Aden, les Rhoméens étaient revenus à Juda, ville située près de Mecca (2), à l'extrémité du golfe Arabique. Un plus grand nombre n'osant pas se replier sur Juda, après l'assassinat du chef que leur avait donné le Grand Turc, s'étaient retirés à Zebiben (3). Cette ville est une place forte de l'intérieur du continent, qui doit le nom que les indigènes lui donnent aux raisins qu'on y récolte en grande quantité. Un certain nombre de Rhoméens avaient été tués en chemin par les indigènes, qui étaient fatigués de leurs déprédations, et avaient pour eux une haine profonde. Les principaux d'entre eux, Muscophaaus, Soscus, Reisolemanus, et Zopharès (4), trésorier de ce dernier, s'étaient réfugiés dans l'île de Camarius (5), dans l'intérieur du golfe, loin des détroits : là, ils avaient reçu un envoyé du Grand Turc, chargé d'exiger la remise de toutes leurs machines de guerre et de trois cent mille ducats, c'est-à-dire un million deux cent mille sesterces,

(1) Dofar ou Dafar, ville dans le golfe Persique.

(2) Peut-être Dubbah.

(3) Zebid ou Zebed, ville de l'Arabie Heureuse, sur la mer Rouge.

(4) Noms propres défigurés parmi lesquels on ne peut reconnaître que celui de Mustapha, *Muscophaus.*

(5) Kameran ou Kamaran, île de la mer Rouge, où se trouve encore un bel aqueduc construit par les Portugais.

qu'il leur avait donnés lui-même pour faire la guerre aux Portugais; s'ils n'y consentaient pas, ils n'échapperaient pas au dernier supplice. Ceux-ci tuèrent le messager du Grand Turc, puis envoyèrent trente mille ducats au gouverneur du Caire, par l'entremise duquel ils se réconcilièrent avec le Grand Turc. Ils avaient pris environ vingt-six navires marchands qui allaient de l'Inde à Mecca, et les avaient chargés d'un grand nombre de machines de guerre, parmi lesquelles beaucoup de basilics. Mais, à la sortie du détroit de la mer Rouge, le navire sur lequel était la plus grande partie de leurs bombardes avait péri, et ils étaient allés vers l'Inde.

Telles étaient les nouvelles que le roi envoya à Nuno da Cunha. La liburne rencontra les bâtiments des Rhoméens le long du rivage de Xœrius, avec le vent contraire, essayant de doubler le promontoire en courant des bordées. Les vents continuant à souffler de l'est et du sud-est, ils ne purent aborder dans l'année à Diu. Ces nouvelles furent confirmées par Hector de Sylveira, qui avait croisé jusqu'à la fin de septembre en vue de Diu pour les attendre. Les Rhoméens se proposaient d'hiverner à Xœrius; mais ils hésitaient, sachant que le roi recherchait notre alliance. S'ils en étaient empêchés, ils devaient s'efforcer de gagner Mombaza (1), sur le rivage d'Éthiopie. Cependant, un de leurs navires, monté par une centaine d'hommes, se dirigea vers la Cambaye; mais on ne lui permit pas d'entrer à Diu, comme l'apprit à Nuno da Cunha un juif qu'il avait envoyé à Diu; le roi de Cambaye leur ordonna d'aller à Surate. Deux cents autres, que le roi avait

(1) Mombaza rivière, île et ville, sur la côte de Zanguebar.

pris comme soldats de sa garde, passèrent au service du roi des Majules. Les Majules sont une peuplade de race tartare ; ils habitent sur les confins de la Perse, jusqu'au pays des Gédrosiens (1) et des Arachosiens (2). C'est une race très belliqueuse, qui a soumis le royaume de Sinda (3), situé entre le pays des Majules et la Cambaye. Ils essayent de s'emparer du royaume de Cambaye ; et, dans un seul combat, ils ont détruit près de trente mille soldats de ce royaume : aussi le roi est-il inquiet et effrayé de leurs progrès, et il redoute surtout qu'ils ne s'unissent aux Rezbutiens (4), et, si cela arrivait, ils ne tarderaient pas à conquérir son royaume.

Revenons aux Portugais. Hector de Sylveira, en partant de Meta, avait, comme nous l'avons dit, ordonné à sa flotte d'aller à Mascate avec son butin, en laissant là une liburne avec un des navires pris sur l'ennemi. Lorsque les Rhoméens l'apprirent, ils y envoyèrent une trirème montée par trente des leurs, archers et artificiers, et par dix Arabes. Les Portugais, qui étaient au nombre de quinze dans la liburne, croient, en apercevant de loin la trirème, que c'est une des nôtres, et vont au devant d'elle. Reconnaissant leur erreur, ils se préparent au combat. Des deux côtés, on jette les grappins, et on combat si longtemps qu'à un moment on suspend de part et d'autre les hostilités pour

(1) Peuples de l'ancienne *Gedrosia*, auj. le Mekran, dans le Bélouchistan.

(2) Peuples de l'ancienne *Arochosia*, dans la même région.

(3) Sindhy, principauté de l'Inde, vers l'embouchure du Sind ou Indus.

(4) Probablement les gens de Ras-But, ville au sud de Mascate, près de l'entrée du détroit d'Ormuz.

prendre un peu de repos; puis, le combat recommence, et les Portugais s'emparent de la trirème. Tous ceux qui la montaient furent tués, à l'exception d'un Portugais nommé Boccare, qui avait abjuré le Christianisme pour prendre du service chez les Turcs. Jeté à l'eau, il demandait à grands cris de l'épargner, parce que, disait-il, il était chrétien : on le conduisit à Goa pour y être décapité publiquement. Deux des nôtres trouvèrent la mort dans ce combat, et tous les autres furent blessés, mais ils survécurent à leurs blessures. La flotte étant ainsi rassemblée à Mascate comme il était convenu, Hector fit voile pour Cananore. Il remit au trésor du roi de Portugal, comme résultat de ses prises, trente-deux milles pièces d'or, de celles que les Indiens appellent *pardâos*.

Grâce à ces exploits des Portugais, la ville de Diu reste, comme l'écrit Nuno da Cunha, dans sa grandeur et sa beauté, tranquille du côté des Portugais, car elle sait qu'ils ne l'attaqueront jamais : cette confiance dans sa nation est tellement agréable à Nuno qu'il met tout ses soins à fortifier cette ville et à la placer à l'abri de toute attaque.

Vous avez ainsi, Conrad Goclenius, le résumé de toute cette campagne. Si ce récit est écrit en latin médiocre, si les faits y sont racontés sans ordre, vous le consulterez cependant plus facilement que la lettre de Nuno da Cunha elle-même, qui est beaucoup moins claire. Dans cette narration confuse, je n'ai pu suivre un meilleur ordre.

Je termine ici, après vous avoir présenté une dernière remarque. Pendant que je songeais à écrire ce récit comme vous me l'aviez demandé, voici ce que j'ai appris de Martin Ferreira, mon ami, jeune homme d'une grande érudition et qui mérite toute confiance, dont l'oncle représente le Portugal en Belgique. On a écrit d'Alexandrie

que les Portugais sont absolument les maîtres dans les Indes: deux cents de leurs navires croisent librement sur la mer des Indes; les troupes du Grand Turc ont été défaites et ce tyran chassé de l'Inde entière; on croit que Diu a été pris par les Portugais, mais je ne puis l'affirmer. Le nom portugais est détesté des Turcs, et on répand d'une manière persistante le bruit que leur tyran se prépare à venger les humiliations que les nôtres lui ont fait subir, et que, pour y arriver, il aurait conclu un traité avec les Pannoniens (1).

Si cela est vrai, je ne sais en vérité quand les princes chrétiens, s'ils ne veulent pas abandonner la protection du Catholicisme, trouveront une meilleure occasion de venger les maux infligés à l'Église. Il n'est pas douteux, en effet, que les Turcs, attaqués en plusieurs endroits, seraient en ce moment plus faibles qu'ils ne seront jamais. Plaise au Ciel que l'Europe, délivrée de ses dissensions et de ses querelles intestines, puisse avoir un peu de tranquillité et se recueillir! On pourrait alors espérer que les nations chrétiennes se relèveraient et guériraient les blessures que nous leur avons vues avec tant de douleur recevoir. Car la jalousie des rois les uns vis-à-vis des autres et les dissensions des peuples m'ont enlevé toute espérance de voir reconstituer l'empire grec, pour ne rien dire de l'Asie et de la Libye.

Mais ces pensées ne sont pas faites pour les disciples des Muses. Adieu. Écrit à Louvain, le 11e jour des calendes de juillet 1531.

(1) Resende désigne ici probablement les Hongrois





DES DÉCOUVERTES DES NAVIGATEURS PORTUGAIS

D'après la cartographie ancienne.

C'EST une remarque singulière et nullement paradoxale que les découvertes si considérables du Nouveau Monde ou de l'Afrique et de la route des Indes, aux XVe et XVIe siècles, n'ont suscité dans le monde des géographes qu'un nombre fort restreint de travaux pouvant servir à fixer la cartographie moderne.

Ainsi, en ce qui concerne l'Amérique, malgré les recherches les plus actives de savants tels que Humboldt et de nos jours M. Henry Harrisse, on a bientôt fait de réunir, sous le nom d' « Americana », 432 notices ou plaquettes dans lesquelles il est fait mention du Nouveau Monde. Hâtons-nous d'ajouter que ces 432 plaquettes, telles que les lettres de Vespuce et de Pierre Martyr, sont en général des plus minces, et ne parviennent pas à fournir la matière d'un volume ordinaire. C'est à grand'peine si, dans ces ouvrages, on rencontre autre chose qu'une citation ou une allusion au Nouveau Monde ; et, pendant les cinquante années qui suivirent la découverte de

Christophe Colomb, les publications que l'on possède ne donnent pas annuellement plus d'une page entière de renseignements pratiques ou de communications originales et nouvelles.

Il en est de même des découvertes des Portugais sur les côtes d'Afrique, du circuit par le cap de Bonne-Espérance et des côtes de l'Asie orientale. Si l'on excepte les nombreuses éditions de Marco Polo (1477), de Barthéma (1505), de Cadamosto (1505), et quelques brochures qui n'ont pas eu plus de valeur au point de vue de l'histoire de la navigation que les lettres de Colomb et de Vespuce n'en ont eu au regard de l'Amérique, on peut dire que, pendant le XVe siècle et le commencement du XVIe, la littérature géographique est aussi pauvre du côté de l'Orient que de celui de l'Occident.

En cette question, il faut rendre justice à l'ardeur infatigable des bibliophiles, qui ont su conserver les éditions précieuses du Ptolémée, imprimé à Rome en 1490, dont les cartes fameuses furent l'atlas le plus consulté pendant toute cette période ; — de la *Geographia* de Francesco Berlinghieri, de Florence, *circa* 1478, dont la quatrième carte, celle de la Libye ou de l'Afrique, dressée selon les données de Ptolémée permet de mesurer d'un coup d'œil l'influence fâcheuse qu'elles durent avoir sur la navigation de la fin du moyen âge ; — Le Ptolémée d'Ulm, de 1482 ; — le Johannes Eschuidius, *Summa anglicana*, Venetiis, 1489 ; — *Pomponii Melae Geographia*, Venetiis, 1482 ; — *Joh. de Sacro Bosco opusculum sphericum*, Lipsiae, sans date ; — la *Meteorologia Aristotelis*, Norimbergae, 1512, sur l'importance de laquelle nous reviendrons plus tard, parce qu'elle contient une carte dressée incontestablement sur des documents portugais,

et qu'elle ne permet pas de douter que l'auteur avait eu connaissance de leurs découvertes jusqu'en extrême Asie ; — puis enfin la carte de Gregorius Reisch, dans la *Margarita philosophica*, de Friburg, 1503, qu'il ne faut pas confondre avec Johannes Ruysch, éditeur du Ptolémée, de Rome, de 1508, qui exerça une influence décisive sur la forme des cartes.

Ce qu'il convient de signaler dans une partie des œuvres inspirées par Ptolémée, c'est l'influence néfaste en même temps que l'étrange docilité de nombre de ces géographes « en chambre », comme on dirait aujourd'hui répétant les mêmes erreurs, et n'osant pas toucher à l'échafaudage du géographe d'Alexandrie.

Sans nous arrêter à l'erreur si connue de Ptolémée donnant à la Méditerranée une extension infiniment exagérée, résultat d'un faux calcul du degré de latitude, nous ne pouvons pas ne pas appeler l'attention du lecteur sur sa théorie de l'océan Indien. Cette théorie fut en effet une des causes majeures qui, pendant des siècles, détournèrent les navigateurs de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance. Ptolémée suppose, en effet, un continent immense et inexploré réunissant le sud de l'Afrique à l'Asie orientale, entourant ainsi d'une ceinture de terre ferme l'océan Indien. Il est probable que cette opinion était la résultante de vagues récits de continents et d'îles gisant au sud de cet océan. Ces récits avaient cours parmi les populations des péninsules asiatiques, et Marco Polo en eut connaissance : telle est vraisemblablement la première révélation du continent austral. L'océan Indien fut donc classé mer intérieure, absolument comme la Méditerranée, la mer Noire et la mer Caspienne.

C'est à Barthélemy Dias, après son voyage de circum-

navigation d'Afrique, et surtout à Vasco de Gama, après son premier voyage des Indes, qu'était réservé le grand honneur de démontrer la fausseté de la théorie de Ptolémée, et de rectifier des cartes qui allaient être publiées au commencement du XVI[e] siècle. Ruisch prit l'initiative de cette réforme, qui ne fut définitivement achevée, quant à l'Extrême-Orient, qu'au commencement du XVIII[e] siècle par les voyages des Hollandais au Japon et les expéditions au détroit de Behring, au Spanberg et dans les parties septentrionales de l'océan Pacifique.

La carte de Gregorius Reisch (1503) est la première qui fasse allusion aux voyages des Portugais. Ce ne fut que cinq ans plus tard, en 1508, que Johannes Ruysch publia dans les *Tabulae Novae* de son édition de Rome (1508), sous le titre de *Nova et universalis orbis cogniti tabula, a Joh. Ruysch Germano elaborata,* les côtes d'Afrique et le passage de la route des Indes nouvellement découverts par les Portugais. Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que de cartes soit gravées, soit imprimées. On sait qu'antérieurement, et même simultanément, il existait des esquisses assez exactes destinées à illustrer pour ainsi dire les rapports des explorateurs à leurs gouvernements ou à leurs armateurs. La fameuse carte manuscrite d'Alexandre VI, la carte dite Borgienne, présente cette particularité qu'elle fut dressée définitivement en 1529 par Diego Ribero de Séville sur un premier travail ordonné par don Juan de Portugal, en 1494, auquel on ajouta toutes les connaissances acquises depuis. Mais il est certain que ces cartes ou Portulans, dont on conserve d'admirables exemplaires, étaient soigneusement dissimulés au public, et renfermés dans des archives secrètes. Ils n'avaient donc que fort peu d'influence sur la

vulgarisation des documents géographiques imprimés.

C'est ainsi que Gaspar Correa, dans le récit du premier voyage de Vasco de Gama, publié pour la Société Hackluyt (Londres, 1869), raconte comment, pendant le retour de l'expédition sur les côtes orientales d'Afrique, sur l'ordre de Vasco de Gama, on recueillit les éléments d'une carte. Ce fait est relaté dans les *Lendas das Indias*, de Correa. Un prêtre, du nom de Joam Figueira, qui servait de secrétaire aux pilotes, tomba malade et remit ses notes à Vasco de Gama. Plusieurs copies en furent faites, et Correa en trouva une en compulsant d'anciens papiers ayant appartenu à Alphonse d'Albuquerque. Il est infiniment probable que la carte du Ptolémée de 1513 fut dressée d'après elle.

Bien que la part des Portugais soit considérable et bien antérieure au commencement du XVI[e] siècle, il est à noter qu'une des premières publications qui relatent leurs voyages est le *Velasci Ferdinandi Regis Portugalliae oratoris ad Innocentium octavum pontificem maximum de obedientia oratio*, s. l. n. d., Rome 1485. (Hain n° 15760.) Au milieu d'une réimpression de cet opuscule, qui parut un peu plus tard (1494 ?) Hain n° 15761), nous trouvons ce passage : *Non desunt, Beatissime Pater, quam plura alia ejus in Christi Ihesu fidem et Romanam ecclesiam merita, que si sigillatim recensere velim longius quam par esset progrederer, sed duo tantum quam brevissime perstringam. Primum, quod eo regnante Henrici patrui eius de quo supra meminimus industria cepta navigari Ethiopia est. Alterum vero sit quod eodem tempore in oceano Athlantico decem insule vix ipsis orbis descriptionibus cognite a nostris invente sunt et in omnes Lusitanie colonie reducte. In quibus jam mira*

incolarum frequentia habitatis christiana fides haud minore ceremonia quam inter nos colitur. Ita ut mihi vere Alfonsus Rex gloriosus ad christianam religionem sacratissimam colendam non contentus maiorum suorum finibus videatur, nisi etiam novas provincias, nova regna novas insulas et quasi novos et incognitos orbes Christi nomini et Romane ecclesie et vobis tandem, Pater beatissime, et successoribus vestris in posterum addiceret ».

On trouve ensuite l'*Orbis nova Descriptio* (cap. VIII), laquelle ne contient que des informations d'un caractère général et vague. L'*Itinerarium Portugallensium*, publié à Milan en 1508, est un recueil fort rare de voyages dont le frontispice est formé par une carte gravée sur bois. En voici le titre complet : *Itinerarium Portugallensium e Lusitania in Indiam et inde in Occidentem et demum ad Aquilonem; Mediolani, Kalendis juniis MCCCCCVIII.* L'éditeur avait traduit un ouvrage plus rare encore : *Poesi nuovamente ritrovati*, Vicence 1507. La carte de l'édition de Milan mérite de fixer l'attention des curieux, par cette raison qu'elle semble avoir été le prototype des cartes modernes de l'Afrique. Les quelques inscriptions qui s'y trouvent, et notamment le mot *Lisbona*, ne permettent pas de douter de son origine portugaise.

Une carte de très petite dimension de la *Meteorologia Aristotelis, Norimbergæ*, 1512, donne lieu de croire que son auteur connaissait les découvertes des Portugais vers l'Inde. (1)

La carte de *Stobnicza*, publiée en 1512, donne la position de l'isthme de Panama et de l'île de Madagascar.

---

(1) A. E. Nordenskiold, *Fac Simile Atlas*... Stockholm, 1889, in-fol.

Enfin, parmi les cartes ou *Tabulae novae* du *Ptolemeus, Argentinae*, 1513, cinq cartes des plus importantes. Cette édition de Strasbourg contient, en effet, indépendamment du texte de Ptolémée et de vingt-sept cartes anciennes, un appendice de vingt nouvelles précédées d'un second titre : *In Claudii Ptolemei Supplementum*. Sur cinq d'entre elles figurent les découvertes des Espagnols et des Portugais durant le siècle précédent. Deux ont été plus spécialement dressées d'après des indications relevées pendant des voyages d'explorations portugaises aux côtes d'Afrique et de l'Inde. Leur précision et la richesse de leur nomenclature permettent de les comparer aux anciens Portulans de la Méditerranée. Il est à noter que, jusqu'à une époque toute récente, il n'avait été tenu aucun compte de ces deux cartes si importantes.

Mais il faut bien se garder de conclure de cette pauvreté de documents cartographiques imprimés à l'indifférence ou à l'apathie des contemporains. Ce serait se faire illusion; un mouvement irrésistible entraînait l'Europe vers ces pays inconnus, que l'imagination populaire se plaisait à se représenter comme des Eldorados dont la richesse inépuisable devait dépasser les rêves de la cupidité la plus extravagante.

L'amour des voyages et la fièvre de l'or qui poussaient les Portugais et les Espagnols vers cette nouvelle Castille, qu'ils appelaient d'une manière si suggestive « Castilla del Oro », n'étaient pas les seuls mobiles ; la fatalité s'en mêlait : le moment était venu de découvrir des routes et des continents nouveaux.

Un demi-siècle auparavant, la chute de Constantinople avait refoulé vers l'Occident des savants et des artistes dépositaires de tant de trésors littéraires ; l'imprimerie

venait d'être découverte ; l'activité commerciale se développait rapidement ; et si la science géographique ne possédait que des renseignements cosmographiques très imparfaits, le mouvement maritime n'a pas semblé en souffrir. L'élan de l'esprit de découvertes suppléait à la science ; et si le savoir n'était l'apanage que d'un certain nombre de dirigeants, ce petit nombre trouvait dans l'irrésistible attraction des masses un puissant auxiliaire et les instruments à la fois les plus obéissants et les plus résolus.

CHARLES HETTIER,

Président de la Société des Antiquaires de Normandie,
Membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.





LA PREMIÈRE TRADUCTION FRANÇAISE

DE QUINTE-CURCE (1468)

ET SON INFLUENCE SUR LES DÉCOUVERTES

DE VASCO DE GAMA.

QUEL qu'ait été le génie d'un homme, il est rare que les découvertes qui l'ont rendu célèbre ne soient la résultante d'initiatives antérieures. Ainsi en fut-il pour Vasco de Gama, dont la gloire est assez grande, les mérites assez éclatants pour qu'il soit permis de donner aux inspirateurs du projet qu'il réalisa la place qui leur revient.

Parmi ceux-ci, il en est peu qui aient eu une action plus considérable que Vasco Fernandez de Lucena. Cette influence ne s'exerça point, il est vrai, sur Gama lui-même, mais sur ceux qui décidèrent, préparèrent et assurèrent la réussite d'une expédition à jamais illustre, où l'énergie,

le génie même de celui qui la commandait sut être à la hauteur des vues de ceux qui lui en avaient confié la direction.

Or, Lucena est presque oublié : il nous paraît juste de rappeler le nom de cet enthousiaste portugais, auquel des circonstances diverses, et les vicissitudes de l'existence firent chercher un asile dans ce duché de Bourgogne auquel sa patrie était, depuis près de quatre siècles, unie par tant de liens.

Mais revenons à Vasco de Gama. Il est incontestable que l'expédition réalisée en 1497 avait été préparée de longue main et que D. Manoël ne fit que suivre, en les respectant, les projets conçus et longuement médités par Joam II et même par l'infant D. Henrique. Ces esprits éminents avaient deviné le merveilleux pays qu'il était réservé au Portugal de rapprocher du vieux monde latin en livrant à tous cette route maritime que l'on soupçonnait à peine. L'entreprise semblait peu facile à réaliser; car l'Inde était bien alors la région étrangère, dédaignée ou méconnue, même des savants les plus distingués.

Si l'on parcourt en effet les écrits si touffus des encyclopédistes du moyen âge, on est surpris de voir combien leurs connaissances sur l'Inde étaient succinctes et erronées. On ne peut se défendre d'un sentiment d'étonnement en voyant que des hommes tels que Vincent de Beauvais, le plus fameux des compilateurs, Brunetto Latini, qui avait fréquenté pendant de longues années les Universités italiennes, Albertus Grotus, dont la réputation s'étendait bien au delà de l'Allemagne, en fussent encore, au XIIIe et au XIVe siècle, à la doctrine que professait sur l'Inde Isidore de Séville, et qu'ils n'eussent trouvé rien autre

que cette division hypothétique en Inde majeure et Inde mineure.

Un seul, Albert le Grand, s'était un peu écarté de la route frayée, et avait donné quelques détails d'une exactitude approximative sur les Brahmes et sur certaines particularités de l'empire chinois; mais combien ces récits mêmes sont-ils confus et peu précis !

Les commerçants, les gens de négoce eurent, il est vrai, des connaissances plus variées, plus étendues, mais mêlées de tant de légendes volontairement entretenues dans une pensée de monopole facile à comprendre, que l'on ne peut les compter comme des données sérieuses capables d'impressionner les esprits positifs. La science des Universités, avec raison, n'osait les accueillir comme des bases certaines, et elle restait stationnaire : l'Inde demeurait pour elle la terre entourée de légendes et séparée du reste du monde, elle aussi, par une « mer ténébreuse » néfaste aux navigateurs.

En France, l'ignorance était la même : nous n'en voulons pour preuve que les ouvrages de Pierre d'Ailly, ce grand maître du collège de Navarre, ce chancelier de l'Université de Paris, que l'on surnommait « l'Aigle des docteurs de France », et qui en était resté aux notions données par Pline. Il réédite sur l'Inde les fables étranges acceptées depuis la plus haute antiquité, depuis les pygmées jusqu'aux cynocéphales, en passant par les peuples habitant sur les rives du Gange, et qui pêchent ces merveilleuses anguilles de trois cents pieds de long, « *in Gange sunt anguillæ trecentorum pedum longæ* ».

Soit que cette ignorance fût invétérée au point que les fables restassent indiscutées et devinssent article de foi, soit que ceux qui détenaient la route de l'Inde les eussent

habilement entretenues, il est certain que, lorsque l'on commença à se préoccuper d'une expédition de ce côté, on la regarda, au début, comme remplie de difficultés inouïes; aussi, pendant deux ans, la prépara-t-on soigneusement. Il fallait à ceux qui l'entreprenaient un grand courage; il fallait aussi qu'ils fussent poussés par un mouvement d'opinion bien fort. Ce mouvement, il est incontestable qu'il exista: tous les écrits du temps nous révèlent l'anxiété, non seulement de la cour, mais aussi du peuple entier. Tous les regards étaient fixés vers un but unique, la terre merveilleuse et inconnue, fameuse par les hauts faits des héros de l'antiquité. Or, qui avait remis en honneur les conquêtes d'Alexandre, dont il redisait l'histoire, sinon Vasco Fernandez de Lucena ?

Le comte de Lucena naquit vers 1410, presque au moment de la célèbre prise de Ceuta, ce boulevard de l'Islamisme. Son enfance fut bercée par le récit des expéditions glorieuses de ses compatriotes: telle la découverte de Madère, des Açores, etc. En 1433, le cap Bojador est doublé, et, dans tout le Portugal, on sent comme un frisson passer en songeant à cette barrière rompue, aux conquêtes possibles déjà entrevues, à cette légendaire terre des Indes, où règne un roi puissant, légendaire, lui aussi, monarque et pontife, que l'on disait chrétien, le Prêtre Jean.

Au bruit de ces récits, Lucena s'adonnait avec passion aux lettres latines, s'éprenait d'Alexandre et de cette merveilleuse et rapide odyssée dont Quinte-Curce a été l'historien. Déjà, il préparait les éléments de la traduction qu'il donna plus tard, ou, pour mieux dire, de l'histoire qu'il rêvait. Docteur en théologie, Lucena était, dès l'âge de vingt-trois ans, dans la faveur du régent, le duc de

Coïmbre, qui le chargea de prononcer au Cortès plusieurs importants discours; déjà, tout vibrant d'enthousiasme patriotique, il cherchait à pousser ses compatriotes vers ces expéditions lointaines où il devinait pour eux la gloire et la fortune.

Ses missions diplomatiques, au Concile de Bâle, entre autres, l'éloignèrent de Lisbonne, et la mort de son protecteur le duc de Coïmbre détermina son exil volontaire. L'infante Isabelle, femme de Philippe le Bon, avait pu apprécier ses mérites; elle l'attacha à son service. Lucena ou, comme on disait, Vasque de Lucène, appartient désormais un peu à la France; car c'est à la cour des ducs de Bourgogne qu'il va passer ses meilleures années et étudier cette langue française qu'il écrivit avec élégance et originalité, et dont il se servit de préférence à la sienne.

Cependant, « le premier duc de la chrétienté » était mort; à Philippe le Bon avait succédé Charles le Téméraire. On sait la passion de ce dernier pour les romans de chevalerie. Est-il roman plus passionnant que cette épopée d'Alexandre, promenant en Europe, en Asie, en Afrique ses phalanges victorieuses, et entreprenant la conquête de l'Inde inconnue? On comprend avec quel intérêt le duc de Bourgogne lut ces récits traduits pour lui par Lucena, à la sollicitation de Jean de Créquy, protecteur et ami du savant portugais; et nous croyons facilement, comme le disent certains historiens, que la vie d'Alexandre devint son ouvrage favori, et qu'il le plaçait habituellement sous son oreiller pour le parcourir dans les moments d'insomnie.

Cette œuvre de Lucena est intéressante à examiner de près: elle présente cette particularité qu'elle est moins une traduction qu'une étude sur les conquêtes d'Alexandre,

et que les lacunes laissées par Quinte-Curce sont suppléées à l'aide de fragments tirés de Démosthène, de Plutarque, de Josèphe et surtout de Justin. C'est donc, à proprement parler, une vie du conquérant composée d'extraits d'auteurs divers. Lucena a voulu les relier les uns aux autres, afin de former un ensemble complet. Il nous expose en ces termes les raisons qui l'ont déterminé à agir ainsi : « Je me suis péné de eulx furnir et remplir au moins mal que j'ay pu, assemblant ce qui défailloit de Démosthènes, de Plutarcus, de Josephus et d'autres acteurs autentiques, principalement de Justin qui tient le train et la voie du dit Quinte-Curse et ne deffère d'icelui que au stile, car Justin racompte en brief les choses faittes, Quinte-Curse les choses, les lieux et les affections. Lui met la somme des sermons, l'autre les conditions tout au long. Tous deux véritables, tous deux excellens orateurs, mais Quinte-Curse trop plus. »

Les préfaces des exemplaires, qui nous sont parvenus, nous donnent l'année où l'ouvrage fut composé : « Ci commence la table de ce présent volume intituié Alexandre, Quinte-Curse, composé par Vasque de Lucène, portugalois, en l'an mille quatre cens soixante huit (1) ». C'est donc la plus ancienne traduction française de Quinte-Curce que nous ayons, ce qui n'empêche pas, soit dit en passant, que le nom de Lucena n'ait été complètement oublié par le baron de Sainte-Croix dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre le Grand.* Un second exemplaire

(1) Ancienne bibliothèque de Béthune, Mss. n° 6727, 6728, 6729, 3 volumes in-folio maximo, vélin, deux colonnes ; fin du XVe siècle.

porte que ce fut au château de Nieppe (1) que Lucena acheva son œuvre ; l'exemplaire où se trouve cette indication provient du fonds La Vallière (2). Sur l'ordre du duc de Bourgogne, plusieurs copies de l'ouvrage furent faites : c'est ainsi qu'il s'en trouve quatre exemplaires à la Bibliothèque nationale ; les bibliothèques de Genève et du British Museum en possèdent également. Quant à son impression, elle n'est pas antérieure à 1530. C'est à cette date que l'un des Vérard fit sortir de ses presses le livre de Lucène dans le format in-4° (caractères gothiques) (3).

Les manuscrits de la Bibliothèque nationale portent les nos 6727, 6728, 6729, 6899, 7143, 7144, 7145 et 7146.

Les premiers manuscrits, comme nous l'avons dit, proviennent du fonds Béthune. La table est intéressante à consulter ; elle comprend douze feuillets et l'indication de deux cent trente-deux chapitres (4). Vient ensuite le texte du prologue, précédé d'une grande et fort curieuse miniature, à trois compartiments formés par un édifice, dont les deux colonnes sont avancées sur le premier plan. Dans le troisième compartiment, Vasque de Lucène, à genoux, offre son livre à Charles le Téméraire.

Dans cette préface, il expose les raisons qui l'ont

(1) Nieppe (Nord), canton de Bailleul, arrondissement d'Hazebrouck.

(2) Mss. n° 6729.

(3) M. Fernand Denis, à l'article Lucena, publié dans la *Nouvelle biographie générale* de Firmin-Didot, signale à tort Brunet comme ayant cité la traduction de Quinte-Curce : Le *Manuel de l'amateur de livres* n'en parle pas.

(4) Voir *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, par Paulin Paris (Paris, Techener 1836), tome Ier, p. 49, 50 et 51, puis, pour les autres mss., tome II, p. 280, et tome V, p. 410, 411 et 412.

empêché de terminer plus rapidement l'œuvre entreprise : « La seconde raison qui m'a détourbé, c'est l'imperfecion et rudesse de mon langaige françois attendu que je suis portugalois de nacion. Pour la première cause, je translatai ce Quinte-Curse bien envis, pour la seconde je ne le voulois translater nullement, meisme depuis que je avois assemblé de Justin et d'autres le commencement. Ie le laissai trois ans sans rien parfaire jusques à temps que mon seigneur de Créquy m'en requist si à certes qu'il me convint obtempérer à ses prières ou renoncer à l'obligacion que je lui devoye. »

Le premier livre en entier ne contient qu'une addition du traducteur; le texte de Quinte-Curce ne commence qu'au deuxième; enfin l'ouvrage se termine par une allocution de Lucena à Charles le Téméraire, qu'il engage à tenter la conquête de l'Orient sur les infidèles.

Les deux autres manuscrits ont fait partie, l'un du fonds La Vallière, l'autre de la bibliothèque de la Gruthuyse ; ils nous donnent les indications de date et de lieu précédemment relevées.

Les derniers manuscrits, 7143 et suivants, renferment le même ouvrage en quatre volumes : le relieur a morcelé la traduction de Lucena de la façon la plus malheureuse; cet exemplaire provient du fonds Béthune.

Quelle est maintenant la valeur littéraire de cette œuvre ? De l'avis de tous, c'est à tort que Vasco de Lucena s'excuse de l'imperfection et de la rudesse de son langage ; car son style est élégant, vif, imagé, plein de charme et de netteté. Il peut donc compter parmi les écrivains les plus souples du XVe siècle. C'était, dit M. Paulin Paris dans l'examen qu'il a fait de ses manuscrits, un très habile écrivain, un homme de sens profond

et de jugement exquis (1). Aussi son œuvre lui attira-t-elle la faveur absolue, non seulement de Charles le Téméraire, mais de tout l'entourage du prince.

Le duc mort, il resta quelque temps à la cour de Marguerite d'York, sa veuve, et sa réputation grandissait sans cesse, si nous en jugeons par ce passage d'Olivier de la Marche dans son introduction à l'histoire des ducs de Bourgogne, qu'il est intéressant de reproduire. Il nous fixe, en effet, sur la réputation que Lucena eut parmi ses contemporains eux-mêmes, qui pouvaient le juger en toute connaissance de cause (2) :

« Hélas mon prince, mon signeur et mon maistre, je plain et regrette, pour mettre ces trois poincts jusqu'à votre congnoissance, que je suis lay, non clerc, de petit entendement et rude langage et que je ne puis avoir le stile et subtil parler de messire George Chastelain, trépassé, chevalier de ma congnoissance, natif Flamand. (Toutes fois mettant par escript en language français, et qui tant a fait de belles et fructueuses choses de mon temps, que ses œuvres, ses faicts, et la subtilité de son parler luy donneront plus de gloire et de recommandation à cent ans à venir, que du jourdhui) ou que je n'ay, par don de grâce, la clergie, la mémoire ou l'entendement, de ce vertueux escuyer Vas de Lusane, portugalois, à présent échanson de Mme Marguerite d'Angleterre, duchesse douairière de Bourgongne (lequel a fait tant d'œuvres, trans-

(1) *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, voir *supra*, tome II, p. 281.

(2) *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France*, Firmin-Didot 1840, tome III, p. 130.

lations et autres biens, dignes de mémoire, qu'il fait aujourdhui a estimer entre les sachans, les expérimentés, et les recommandés de nostre temps), ou que ne m'a Dieu donné, etc. »

L'exil ne devait pas durer pour cet esprit supérieur; le Portugal réclama de nouveau les services de Lucena. Nommé comte palatin, il fut envoyé en ambassade à Rome, où il se trouvait en 1484. Il fut désigné ensuite comme garde général des archives *(guarda mor da torre do Tombo)*, et reçut le titre de chancelier. Ses dernières années furent calmes, et l'histoire s'occupe peu du vieil ambassadeur dans sa retraite. Ses fonctions à la cour l'absorbent d'ailleurs complètement; on sait seulement qu'en 1497 il résilia sa place d'historiographe *(chronista mor)* en faveur de Ruy de Pina: c'était l'année même où Vasco de Gama partait pour les Indes. Mais ce qui est hors de doute, c'est l'influence qu'en sa qualité d'érudit, il exerça sur l'esprit de D. Manoël et sur celle de D. Joam. Celui qui avait étudié d'une façon si complète les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde et que ses fonctions d'historiographe fixaient à la cour, dut être consulté alors que ceux qui gouvernaient le Portugal préparaient avec tant de soin une expédition toute pacifique, il est vrai, mais qui n'était pas sans avoir quelque analogie avec elle; expédition qui allait consacrer la gloire d'un peuple, mettre un pays mal connu en rapport direct avec l'Europe, et, suivant l'expression d'un poète: « livrer les clefs de ce monde divin qui a étendu sans limites les bornes de l'horizon intellectuel ».

S'il est un homme qui inspira ces choses, un homme qui dut se passionner pour elles, ce fut, sans nul doute, le comte Vasco Fernandez de Lucena. Aussi, quand on

parle de Vasco de Gama et des immortelles découvertes, qui ont à jamais illustré son nom, nous a-t-il paru juste de rappeler un peu le vieux savant portugais, dont l'œuvre honore la littérature française.

Paul de LONGUEMARE,

Membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, et de la Société des Antiquaires de Normandie.





LES ARMES DU ROI DE PORTUGAL

A la fin du XVe siècle.

LES navigateurs portugais, faisant depuis le commencement du XVe siècle des expéditions audacieuses, et découvrant dans l'Océan des terres nouvelles qu'ils désiraient assurer à leur pays, commencèrent par marquer leur prise de possession au moyen de croix de bois élevées dans un endroit ostensible sur le rivage, et parfois gravèrent en même temps sur un arbre voisin la devise française de l'Infant D. Henri : TALENT DE BIEN FAIRE. C'est ce que firent en 1445, Alvarès Fernandès à l'île Gorée ; plus tard Ruy de Sequeira, à l'île Sainte-Catherine, etc.

Mais ces témoins fragiles ne tardaient pas à disparaître. Aussi le roi Jean II prit-il la résolution de faire emporter par les navires de ses explorateurs des *padrons* (padrãos) ou colonnes commémoratives en pierre, que ceux-ci devaient placer sur le cours de leur route afin d'assurer par des monuments durables les droits du Portugal vis-à-vis des nations étrangères ; et ces padrons durent être laissés,

non plus aux endroits où s'arrêtaient les navires, mais à ceux qui présenteraient des apparences remarquables.

Plusieurs de ces monuments existent encore de nos jours le long des côtes d'Afrique. Ils ont été signalés avec grand soin dans un travail de M. Alexandro Magno de Castilho (1), dont M. J. Codine a donné une excellente analyse dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (2).

Ces colonnes en pierre étaient, au dire de Barros, de deux hauteurs d'homme ; elles étaient surmontées d'une croix aussi de pierre, qui y était scellée, et portaient d'un côté l'écusson du Roi, et de l'autre deux inscriptions, dont l'une en latin et l'autre en portugais, et peut-être même trois, si on ajoute foi au récit de Duarte Pacheco Pereira, qui dit qu'il en existait aussi une en arabe.

On pourrait trouver la confirmation de cette assertion dans le passage suivant d'un ouvrage de Pedro de Gracia Dei, imprimé en 1489, dont nous parlerons plus loin.

L'auteur s'adresse dans sa dédicace au roi Jean II :

« Que en el estrado de vuestra corte y real estado este frutuoso representa, en lengua estrangera donde los interpres de todas las lenguas superhabundan, y la de vuestra magnificencia en letras caldeas, ebraycas y latinas, en colunas marmoreas per todo el orbe se magnifiesta ».

(1) *Études historico-géographiques. Première étude sur les colonnes ou monuments commémoratifs des découvertes portugaises en Afrique.* Lisbonne, imp. nat., 1869, in-8°. Un padrão, portant une croix chargée des armes de Portugal et planté par Vasco de Gama, existe encore à 6 kil. au nord de Mélinde, sur la côte de Zanguebar.

(2) Cinquième série, T. XVIII, 1869, p. 455.

Peut-être est-il permis de voir là une allusion aux colonnes et à leurs inscriptions trilingues ?

Ces inscriptions portaient que la découverte du pays avait été faite à telle époque, en vertu d'un ordre du Roi, par le capitaine qui avait planté la colonne.

Plusieurs de ces padrons élevés par Diogo Cam, par Dias et par Vasco de Gama subsistent encore; mais il n'est plus possible de distinguer leurs légendes ni de reconnaître les armoiries qui y étaient sculptées.

D'après Gaspar Correia, une de ces colonnes, placée par Vasco de Gama près du fleuve de Misericordia, portait sur une face l'écusson aux *quinos*, et sur l'autre la sphère armillaire du roi Emmanuel (1).

Quel était alors l'écusson du Portugal ? C'est ce que nous allons chercher à préciser en rappelant les modifications successives des armoiries de ce royaume.

Nous nous servirons pour cette recherche d'un travail très complet de D. Francisco José de Almeida (2).

D'après les chroniqueurs, le premier blason des rois de Portugal serait *d'argent à cinq écus d'azur, disposés en croix, chargés chacun de cinq besants d'argent, ou quinos, en sautoir.* Ces armoiries auraient été adoptées par Alphonse I[er], en souvenir de sa victoire à Ourique, en 1139, sur cinq rois maures. Au milieu du XII[e] siècle, les blasons commençaient seulement à être en usage ; mais D. Alphonse

---

(1) A. Magno de Castilho, *op. cit.*, p. 14.

(2) *Archeologia chronologica de Escudo d'armas de Portugal. (Boletim architectonico e de archeologia da Real Associaçao dos architectos e archeologos portuguezes*, T. I[er], p, 12-16, 1874, avec une planche.)

a régné jusqu'en 1183, et on voit sur les monnaies de son successeur Sanche les cinq écus. En 1185, D. Sanche pose les écussons sur des rais d'escarboucle; en 1245, nous voyons l'écusson entouré d'une bordure de gueules chargée de tours d'or dont le nombre varie de quatorze à sept, chiffre auquel il a été ramené en 1495 (1). Dans les premiers temps, le nombre des besants change ainsi que leur disposition; les écus d'azur, quoique toujours posés en croix, présentent aussi des variantes: tantôt ils sont tous dans le sens de l'écu, tantôt ils convergent vers le centre.

Il en est de même des signes extérieurs de l'écu. Au XVe siècle, la couronne, qui est encore ouverte est sommée d'un dragon naissant. C'est D. Sébastien (1576) qui use le premier de la couronne royale fermée; sous Jean VI (1816), le blason est posé sur la sphère armillaire; mais nous voyons que cet emblème était employé séparément dès la fin du XVe siècle; c'est D. Emmanuel qui le prit le premier, et nous avons vu qu'il se trouvait sculpté sur les padrons de Vasco de Gama, du côté opposé à l'écusson royal. D. Miguel entoure l'écusson de deux palmes; Dona Maria le place sur le manteau royal, et D. Louis l'entoure de deux palmes et de deux rameaux de chêne.

Les armes de Portugal sont: *D'argent à cinq écussons d'azur posés en croix, chargés chacun de cinq besants*

(1) D. Jean Ier (1385) plaça l'écu d'argent aux petits écus besantés sur une croix ancrée de sinople, comme grand maître de l'ordre d'Avis; mais cette disposition ne fut pas maintenue par ses successeurs.



Armes du Roi Jean II de Portugal

D'après Pedro de Gracia Dei.

d'argent posés en sautoir; à la bordure de gueules, chargée de sept tours d'or, couvertes d'azur (1).

Un livre rarissime, imprimé à Soria en 1489, et reproduit en fac-similé il y a quelques années, le *Blason general y Nobleza del Universo* (2), rédigé par le héraut et roi d'armes espagnol Pedro de Gracia Dei, nous donne un curieux blason du roi Jean II, et son livre, dédié à ce prince, renferme, avec une pompeuse et fort étrange énumération de ses titres officiels et celle de ses qualités morales, une description symbolique de ses armoiries.

L'ouvrage de Pedro de Gracia Dei est un des plus anciens ouvrages héraldiques imprimés : il vient après le traité de Bartholdus de Saxo-Ferrato, *Libri III de fluminibus, de insulis, de alveo*; *tractatus singularis de insigniis et armis*, imprimé à Venise en 1475, dont la partie héraldique fut rédigée, après la mort de Bartholdus, par son gendre Nicolaus Alexandri, et après *The Boke of Saint Albans, by Dame Juliana Berners, containing treatises on Haw-*

(1) Casque ouvert timbré d'une couronne royale. *Cimier* : un dragon issant de gueules. *Lambrequins* : à dextre, d'argent et d'azur, à senestre, d'or et de gueules; *supports*, deux dragons ailés de sinople tenant chacun une bannière aux armes de l'écu, moins la bordure ; *pavillon* de pourpre doublé d'hermines, sommé de la couronne royale.

(2) *Blason general y Nobleza del Universo, al serenissimo principe, alto y muy poderoso rey don Juan II de Portugal, por* Pedro de Gracia Dei, *gallego, criado y rey de armas de los Reyes Don Fernando y Dona Ysabel*. Coria. MCCCCLXXXIX. Réimprimé en 1882 à Madrid par Fortanet, pour Murillo, in-4°, XVI p. d'introd., XXIV et XXXII f. de texte. Cette édition a été faite par les soins de don Pascual de Gayangos, qui l'a fait précéder d'une préface renfermant de très curieux renseignements sur l'auteur et sur l'imprimeur, un Flamand, Bartolomé de Lille.

king, Hunting and Cote armour, imprimé à Saint-Albans en 1486 (1) ; mais il précède encore de plusieurs années notre plus ancien traité français *Le Blason de toutes armes,* dont la première édition, donnée par Pierre le Caron, ne remonte qu'à 1495.

Dans les dédicaces précédant chacune des deux parties de son livre, Pedro de Gracia Dei fait, comme nous l'avons dit, une énumération des titres et des qualités du roi Jean II, dont l'étendue ne nous permet de donner que des extraits. Si elle n'est pas officielle, elle n'en reflète pas moins les idées du temps où elle a été rédigée.

« Sérénissime prince, haut et très puissant impérial roi juste, par la grâce de Dieu, Don Jean le second, vainqueur et jamais vaincu, héritier en Occident des royaumes de Portugal et des Algarves, et, au-delà des mers, seigneur de Guinée et d'une partie de la Libye, gouverneur du trident de Neptune, maître du Grand Océan, découvreur de nombreuses îles et terres perdues, connu de bien des nations inconnues, inventeur du second nord qu'on appelle le pôle antarctique, doté des toisons d'or, conquérant de l'Afrique, de Tanger, d'Alcacer, de Caguel et d'Arzilla, voisin de la grande et belliqueuse Carthage, où, ainsi que la main de Scipion, vous craignent seul les compatriotes d'Annibal, vous que beaucoup de rois et de royaumes attendent avec une grande frayeur, et que l'épée d'Alphonse défend avec le plus grand bonheur comme un magnanime roi belliqueux, nouveau César triomphant, sublime prince, très généreux, craignant Dieu, ami de ses

(1) Réimprimé en fac-similé à Londres par Elliot Stock, en 1881.

amis et cruel pour ses adversaires, très redoutable pour les révoltés et clément pour les vaincus, zélateur du bien public, soutien de sa patrie, aimé de ses sujets, redouté des étrangers, pélican de son royaume..., défenseur de la foi, soutien des catholiques, porte-étendard des armes de notre sacrée religion.... »

A ces titres, quelque nombreux qu'ils fussent, l'heureux succès de l'expédition de Vasco de Gama allait permettre au souverain du Portugal d'en ajouter un nouveau, et le successeur de Jean II faisait frapper en 1499 des monnaies d'or de dix cruzades, connues sous le nom de *portuguès* et sur lesquelles il rappelait en ces termes ses nouvelles conquêtes: *In commercii navigatione Æthiopiæ, Arabiæ, Persiæ, Indiæ* (1).

Nous n'analyserons pas en détail l'ouvrage de Pedro de Gracia Dei, qui se divise en deux parties : la première est un traité des devoirs du Roi et du rôle de la noblesse ; la seconde, la seule qui renferme de grossières planches sur bois, est un traité héraldique, parlant d'abord des sept ciels et des planètes et de leurs influences sur les hommes, des armoiries des douze tribus d'Israël et de celles de Rome, des métaux et des couleurs, pour finir par la description des grandes armoiries du roi de Portugal, d'où peuvent se blasonner toutes les armoiries du monde.

(1) La légende complète porte : PRIMUS. EMANUEL. R. PORTUGALLIAE. ALG. CITRA. ULTRA. IN. AFRICA. DOMINUS. GUINEE. IN COMMERCII. NAVIGATIONE. AETHIOPIAE. ARABIAE. PERSIAE. INDIAE. Sabatier, *Annuaire de la Société française de numismatique*, 1867.

Les armes du roi de Portugal sont, selon le vieil auteur, célestes, équivoques, c'est-à-dire à double sens, royales, parfaites et triomphales.

Elles sont équivoques, par exemple : I, l'écu entier montre l'unité ; II, le métal et la couleur, Dieu et l'homme ; III, les trois angles dans l'écu, la Trinité en un seul Dieu ; IV, les quatre bras de la croix formée par les écussons, les quatre parties du monde ; V, les cinq deniers ou *quinos* de chaque écusson, les cinq sens et les cinq plaies de Notre-Seigneur ; les vingt-cinq deniers et les cinq écussons font les trente deniers de Judas, et ainsi de suite, en ajoutant une pièce de l'écu aux autres, on arrive aux combinaisons les plus fantastiques. Les sept châteaux de la bordure sont les sept ciels, les sept Sacrements, les dons du Saint-Esprit, les œuvres de Miséricorde, les vertus et les péchés capitaux.

Nous passons sur les douze signes du ciel, les mois de l'année, les prophètes et les apôtres ; on arrive de cette manière jusqu'aux onze mille vierges.

Ces armes sont royales : ce sont celles du Roi des rois, celles des rois de la plus haute lignée du monde, et, depuis Atanaric, premier roi des Goths, elles ont passé de père en fils, de couronne en couronne à quatre-vingts rois en Espagne.

Leur perfection consiste en ce qu'elles peuvent recevoir toutes les applications du monde et fournir un blason à toutes les armes de l'Univers.

Mais ce serait fatiguer la patience du lecteur que de suivre Gracia Dei dans ses combinaisons, où le symbolisme mystique se mêle souvent à l'astrologie, tous deux fort en vogue à cette époque.

Dans son dessin, l'écusson du roi de Portugal est

entouré des cinq couronnes des rois maures vaincus à la bataille d'Ourique ; il est sommé de la couronne royale ouverte, que surmonte la couronne d'épines sur laquelle est placé l'Agneau pascal.

C'est, croyons-nous, un cimier de son invention, et aussi un des seuls points qu'il néglige d'approfondir dans la plus prolixe des dissertations.

COMTE DE MARSY,
Membre honoraire de l'Association royale des Architectes civils et des Archéologues portugais,
Directeur de la Société française d'Archéologie.





FERNAND LOPEZ DE CASTANHEDA

Premier historien des Indes

ET SON TRADUCTEUR FRANÇAIS

(1553).

A la fin du XVe siècle, la découverte de la route des Indes par Vasco de Gama avait éveillé l'attention de l'Europe sur ces lointaines contrées. Bien des années s'écoulèrent toutefois avant qu'on eût des données certaines sur les expéditions des Portugais dans les mystérieuses régions de l'Orient.

L'honneur de les avoir fait connaître pour la première fois avec exactitude appartient à Fernand Lopez de Castanheda et à son traducteur, Nicolas de Grouchy.

Je voudrais rappeler ici les services rendus par cet écrivain, et dire quelques mots de son ouvrage, de ses diverses éditions, ainsi que d'une imitation allemande dont il fut l'objet. Mais, auparavant, il faut présenter au lecteur un savant dont la vie, toute consacrée à un travail assidu et désintéressé, fut celle d'un homme utile,

et qui mérite une place des plus honorables parmi les illustrations de la Normandie (1).

Issu d'une famille chevaleresque, qui remonte au XI[e] siècle, Nicolas de Grouchy *(Nicolaus Gruchius Rothomagensis)* naquit, vers 1509, à La Chaussée-sur-Longueville, ou peut-être à Rouen. Les motifs qui déterminèrent ce jeune gentilhomme à renoncer à la carrière des armes, où il eût retrouvé les traces glorieuses de ses ancêtres, et à embrasser l'enseignement des humanités et de la philosophie, sont inconnus. Élève, puis professeur au collège Sainte-Barbe, il se lia avec plusieurs Portugais, du nombre des cinquante boursiers entretenus par leur roi à l'Université de Paris, tels qu'André et Antoine de Gouvéa, Jacques de Teyve, Antoine Leytão, Belchior de Belliago, Antoine Pinho, Jean Ribeyro. Il les suivit bientôt à Bordeaux, où André de Gouvéa allait prendre la direction du fameux collège de Guyenne.

Le séjour de Grouchy et de ses compagnons y dura treize années, pendant lesquelles la communauté des travaux et des goûts, l'estime réciproque, scellèrent entre ces hommes d'élite des amitiés qui ne cessèrent qu'avec la vie. Mais André de Gouvéa n'avait cessé d'entretenir une active correspondance avec le roi Jean III, l'un des

(1) *Étude sur Nicolas de Grouchy (*Nicolaus Gruchius Rothomagensis) *et son fils Timothée de Grouchy, sieur de La Rivière,* par le vicomte de Grouchy et Émile Travers (Paris et Caen, 1878, in-8° de VIII-230 p.), et *Les Caravanes d'un gentilhomme professeur au XVI[e] siècle,* par les mêmes (*Revue du Samedi,* 7 août 1883). C'est de ces deux publications, rédigées en collaboration avec l'un des plus distingués représentants de la famille du savant humaniste, que j'ai extrait le présent article.

princes les plus éclairés de son siècle, qui voulait que le Portugal fût à la tête des nations européennes pour l'enseignement, comme il s'y trouvait par ses découvertes et ses conquêtes d'outre-mer, et par le développement de sa marine et de son commerce. Cédant aux sollicitations pressantes du roi, André de Gouvéa quitta Bordeaux en 1547 avec une caravane de maîtres distingués, dont Nicolas de Grouchy faisait partie, et s'en fut créer le collège des Arts à Coïmbre, dont l'Université était déjà en pleine prospérité.

La nouvelle fondation obtint un succès inouï, auquel le professeur normand contribua largement par son cours de dialectique et la dictée de ses commentaires sur Aristote. Cependant, dès que Gouvéa fut mort en 1548, ses amis se virent en butte à la jalousie et à d'incessantes persécutions. Enfin, en 1555, un ordre royal mit le collège des Arts entre les mains de la Compagnie de Jésus, à laquelle appartint dès lors la direction de l'Université de Coïmbre jusqu'à sa réformation par le marquis de Pombal.

L'expédition de ces savants, venus de si loin pour doter le Portugal d'un de ses plus fameux établissements scientifiques, avait, grâce à leur zèle, merveilleusement réussi : il ne leur fut pas donné d'en recueillir la gloire. Arrivés pleins d'espoir et comblés de promesses qu'à regret Jean III n'osait plus tenir, ils durent quitter Coïmbre comme des fugitifs. Les Portugais reçurent plus tard des compensations ; les Français retournèrent à Paris ou à Bordeaux.

Pour Nicolas de Grouchy, il se retira en Normandie, et se consola des vicissitudes passées par le travail et l'échange fréquent de lettres avec ses anciens collègues et les érudits les plus distingués. Il fut appelé à Paris, en 1567, pour professer de nouveau la dialectique ; mais les

guerres de religion ensanglantaient la France, et, comme il avait adopté la réforme, il lui fallut se réfugier encore dans son petit fief de La Rivière.

Grouchy ne quitta plus cette retraite que pour aller mourir, au mois de janvier 1572, à La Rochelle, où, sur les instances de la reine de Navarre et des chefs protestants, il avait accepté une chaire de philosophie.

L'historien J.-A. de Thou a parlé avec éloge du caractère et du savoir de Nicolas de Grouchy, dont les œuvres sont considérables (1).

De ses traductions latines d'Aristote, je dirai seulement que, en dépit de leurs nombreuses éditions, elles ont subi le sort des livres de classe, pour lesquels la main des écoliers a toujours si peu de respect, et qu'elles sont devenues presque introuvables.

Il n'en est pas de même du traité *De comitiis Romanorum*, plusieurs fois réimprimé, auquel Grouchy consacra de longues années, et où il mit habilement en œuvre tout ce que l'antiquité nous a laissé sur une des questions les plus intéressantes de l'état politique de Rome. Ce volumineux travail souleva, ainsi que certains passages de ses traductions du Stagirite, entre l'auteur, Sigonius et d'autres savants, d'ardentes polémiques dans lesquelles la victoire resta à notre compatriote.

Malgré tout leur mérite, la plupart des livres de Grouchy sont bien oubliés aujourd'hui. L'un d'eux était digne d'un meilleur sort, et je vais signaler l'influence qu'il a exercée dans son temps.

---

(1) Voir l'analyse et l'énumération qui en ont été données dans l'*Étude sur Nicolas de Grouchy*, chap. V, VI, VII et IX.

***

Pendant son séjour en Portugal, Nicolas de Grouchy avait noué d'étroites relations avec divers savants de ce pays, notamment avec Fernand Lopez de Castanheda, l'ancien compagnon de voyage de Nuno da Cunha, devenu garde des archives de l'Université de Coïmbre. Cette liaison se continua après le retour du savant normand dans son pays natal; aussi, dès que Castanheda eut publié le premier livre de son *Histoire de l'Inde*, s'empressa-t-il d'en envoyer un exemplaire à Nicolas de Grouchy.

L'importance de cet ouvrage frappa l'un de ses amis, Pierre Delamarre, vicomte du duché de Longueville, homme d'un jugement sûr et plein de goût pour les lettres. Il engagea vivement l'ancien professeur de Coïmbre à traduire en français l'*Histoire de l'Inde*. Grouchy ne céda qu'après de vives instances: il ne se souciait guère d'écrire en français, et attachait sans doute plus d'importance aux traductions d'Aristote qu'il préparait, et à ses études sur l'antiquité, qu'à la publication de récits de voyage. Pour nous, au contraire, ce qui recommande la mémoire de notre compatriote, c'est cet ouvrage, qui, le premier, fit connaître les découvertes et les exploits des Portugais en Afrique et dans les mers des Indes, et révéla à l'Europe étonnée un monde inconnu jusqu'alors. Avant lui, en effet, quelles notions un peu exactes avait-on sur l'Inde? La France ne possédait, dans la collection de Temporal, publiée à Lyon en 1556 (1), que les voyages de Louis Barthema; mais Fernand

(1) *Historiale description de l'Afrique, escrite par Jean Léon, africain, premièrement en langue arabesque, puis en toscane, et à présent mise*

Lopez de Castanheda est bien autrement riche que cet Italien en documents historiques sur les événements qui suivirent les premières expéditions des Portugais.

La traduction de l'ouvrage de Castanheda parut en 1553 avec ce titre: *Le Premier Livre de l'Histoire de l'Inde, contenant comment l'Inde a esté découverte par le commandement du Roy Emanuel et la guerre que les capitaines Portugalois ont menée contre Samorin, Roy de Calecut : faict par Fernand Lopez de Castagneda*: *et traduit du Portugués en François par Nicolas de Grouchy. De l'imprimerie de Michel de Vascosan, demourant à l'enseigne de la Fontaine, rue S. Iacques. M.D.LIII. Avec privilége* (in-4° de iv et 175 feuillets).

En tête du volume se trouvent deux pièces intéressantes: une dédicace à un grand personnage normand, Charles Martel, seigneur de Bacqueville, et une préface de Pierre Delamarre, qui nous renseigne sur la manière dont le traducteur avait compris sa tâche.

Dans l'épître dédicatoire, on voit Nicolas de Grouchy s'excuser à l'avance des fautes que l'on pourrait relever

en françois (par Jean Temporal et autres). Lyon, J. Temporal, 1556, 2 tomes en 1 vol. in-folio. Le titre de ce recueil en fait mal connaître le contenu, puisque les deux tomes renferment une collection de voyages en Afrique, en Asie et en Amérique. *Les voyages de Loys de Barthème, Bolognois*, y sont donnés comme un chapitre de Ramusio, qui venait de publier à Venise les premières parties de son ouvrage intitulé : *Raccolta delle navigazioni e viaggi*. Barthema, déguisé en musulman, avait visité l'Afrique et les Indes, d'où il était revenu en 1507. Sa relation est des plus curieuses ; elle fut publiée dès 1508, souvent réimprimée et traduite dans plusieurs langues, quoiqu'elle soit déparée par un grand amour du merveilleux. Sur beaucoup de points, Barthema partage la crédulité du moyen âge: il prétend par exemple, avoir vu la licorne et plusieurs animaux non moins fabuleux.

dans son style. En effet, autant il écrivait en latin avec une élégance et une pureté toutes cicéroniennes, autant en français il était lourd, souvent obscur, parfois incorrect. Tout en suivant de près l'original, ce qui est le premier devoir d'un traducteur et le but que celui-ci a su atteindre, il eût pu éviter certaines négligences.

Castanheda, comme le reconnaissait Grouchy, ne brille point par le style ; en revanche, il a d'autres qualités. Sans être, comme quelques écrivains, supérieur à son époque, cet historien se distingue par une sincérité et une exactitude ignorées jusque-là, et il contribua à faire rejeter dans le domaine de la fable une foule de croyances absurdes qui avaient eu cours au moyen âge. Il a vu ce qu'il décrit. Fils naturel du second *ouvidor* (auditeur) qui fut envoyé dans ces régions à peu près inconnues, il accompagna son père à Goa, et là, pendant de longues années, il se fit l'observateur sérieux de tout ce qui l'entourait, s'enquérant minutieusement de tous les événements qui avaient amené la conquête des Indes orientales, entreprenant de longs et pénibles voyages pour visiter le théâtre des actions héroïques qu'il devait signaler à l'admiration de ses compatriotes et du monde entier. Aussi, en offrant son livre au roi de Portugal, et en parlant du temps qui lui avait été nécessaire pour écrire cette histoire et du soin qu'il avait apporté dans la recherche de la vérité, pouvait-il adresser au prince ces remarquables paroles : « Je certifie à Votre Altesse que je ne la découvris pas dans ma maison, que je ne l'envoyai demander par écrit à ceux qui la savaient, de peur qu'ils ne me répondissent point en raison de leurs occupations ou pour quelque autre cause. Mais cette vérité, je résolus d'aller la savoir aux Indes ; et, dans mon voyage, j'essuyai d'effroyables tem-

pêtes, où je me vis si près de la mort que je perdis jusqu'à l'espoir de conserver un instant d'existence. J'endurai la faim et plus encore les angoisses de la soif. Arrivé en Asie, mille autres périls m'assaillirent. C'est enfin au milieu des décharges sans nombre des bataillons et de l'artillerie que je sus la vérité de ce que je devais écrire. Alors j'avais vu et entendu ».

Le principal mérite de Lopez de Castanheda et de son traducteur est, on l'a déjà dit, d'avoir les premiers fait connaître à l'Europe les découvertes des Portugais en Afrique, dans les mers des Indes et sur les plages lointaines de l'Orient. En effet, le premier livre de cet ouvrage parut, à Coïmbre, au mois de mars 1551 (1), tandis que la première édition des fameuses Décades sur l'Asie de João de Barros ne fut achevée d'imprimer qu'en juin 1552 (2), et ne fut pas traduite dans une langue étrangère. Trois ans plus tard, le premier livre de Castanheda fut de nouveau

(1) *Historia do descobrimento e conquista de India pelos Portuguezes, feyta per Fernão Lopez de Castanheda e aprouada pelos senhores deputados da sancta inquisicão.* On lit à la page 267: « *Foy impresso esto primeiro livro da Historia da India em a muyto nobre e leal cidade de Coimbra, por Ioão da Barreyra e Ioão Aluarez, empressores del rey na mesma uniuersidade. Acabouse aos seys dias do mes de março* 1551. Cette édition *princeps* est tellement rare, qu'on n'en connaît, dit-on, en Portugal, qu'un seul exemplaire conservé dans la bibliothèque du palais de *Nossa-Senhora das Necessidades*, à Lisbonne.

(2) *Asia de Ioam de Barros, dos feitos que os Portuguezes fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente, impressa per Germão Galharde em Lisbôa, a 28 de junho anno* 1552; in-fol. max. goth. La seconde décade fut publiée en 1555; la troisième, en 1563, et enfin la quatrième seulement en 1615, environ trente-cinq ans après le décès de Barros.

publié à Coïmbre (1). Le second livre est daté de janvier 1552, et le troisième fut mis sous presse au mois d'octobre de la même année. Les livres quatre et cinq virent le jour en 1553, et les sixième et septième en 1554. Quant au huitième et dernier, il ne fut imprimé qu'en 1561, deux ans après la mort de l'auteur. Il faut cependant faire remarquer qu'avant Castanheda et Barros, quelques ouvrages avaient déjà paru sur les Indes. L'auteur le plus laborieux et le plus intelligent à la fois qui eût écrit sur ces régions, était le célèbre Damião de Goes, qu'on appelait parfois le chevalier flamand, en raison de son séjour prolongé dans les Pays-Bas. Sa première publication sur l'Inde remontait à 1539 (2). Il convient aussi de mentionner un curieux mémoire sur la ville de Diu (3), que Jacques de Teyve, l'ami et le collègue de Grouchy, avait publié, trois ans auparavant, à Coïmbre, pendant le séjour du professeur normand dans cette université. Mais, avant de rédiger leurs chroniques, ces auteurs n'avaient pas résidé vingt ans en Orient, et Grouchy eut la bonne fortune d'être l'interprète de celui qui avait été le premier à même de connaître la vérité.

Les immenses travaux de Castanheda ne lui donnèrent pas la fortune. Il était revenu d'Asie si pauvre, qu'il se vit contraint pour vivre d'accepter les modestes fonctions de

(1) C'est sur la première édition que Nicolas de Grouchy donna sa traduction. Sur cet ouvrage, voir aussi la *Bibliothèque asiatique et africaine*, de Ternaux-Compans.

(2) *Commentarius rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis. Louvain*, 1539, in-4°.

(3) *Commentarius de rebus gestis in India apud Dium. Conimbricæ*, 1548, in-4°.

bedeau du collège des Arts de Coïmbre (c'était là que Grouchy l'avait connu), fonctions auxquelles il joignait celles de garde des archives de l'Université. Malgré ce cumul, les appointements de Castanheda étaient fort modiques, et il mourut dans une détresse profonde, le 23 mars 1559.

C'est à Castanheda qu'Osorio, l'historien portugais le plus connu, parce qu'il a écrit en latin, emprunta tous les détails de sa vie du roi Emmanuel (1). Simon Goulart, qui traduisit en français l'ouvrage de l'évêque de Sylves, le constate dans le titre de son livre (2) et dans l'épître dédicatoire adressée à Nicolas Pithou, sieur de Champgobert. Il y dit, en parlant de la suite qu'il donne de l'histoire de Portugal : « I'ai auancé outre mon esperance,

(1) *De rebus Emmanuelis regis Lusitaniæ virtute et auspicio gestis libri XII. Olyssipone*, 1571, in-fol.

(2) *Histoire de Portugal contenant les entreprises, nauigations et gestes memorables des Portugallois, tant en la conqueste des* Indes Orientales *par eux descouuertes qu'ès guerres d'Afrique et autres exploits, depuis l'an mil quatre cens nonante six, souz Emmanuel I Iean III et Sebastian premier du nom. Comprinse en vingt Liures dont les douze premiers sont traduits du Latin de* Ierosme Osorivs, *Euesque de Sylues en Algarue, les huit suyuans prins de Lopez Castagnede et d'autres Historiens. Nouuellement mise en François par S. G. J.* (Simon Goulart, Senlisien). *A Paris, pour Félix Le Magnier.* MDLXXXVII. Cet ouvrage fort estimé avait d'abord paru à Genève, en 1581. Dans son *Discours au Lecteur, du fruict qu'on peut recueillir de la lecture de ceste histoire de Portugal*, le traducteur et continuateur d'Osorio fait l'éloge de cet auteur et des autres historiens portugais qu'il a consultés. Il s'exprime ainsi dans sa préface en parlant de Castanheda : « Quant à Castagnede, vray est qu'Osorio le surpasse en sçauoir et dexterité de bien dire; mais en contr'eschange il a veu les Indes et assisté en beaucoup de choses qu'il descrit, comme tesmoin oculaire ».

adioustant pour le parachenement de l'histoire, ce qui est aduenu de plus memorable es Indes, sous le regne de lean troisiesme, dont Osorius ne fait aucune mention, ayant coupé le fil de son histoire à la mort d'Emmanuel : et ay suiuy entierement Lopez de Castagnede, historien Portugallois, duquel Osorius mesme a tiré ses douze liures ».

On prétend que ce fut dans l'ouvrage de Castanheda que Camoëns, l'Homère et le Virgile portugais, trouva le récit des exploits qu'il a immortalisés dans ses *Lusiades* (1). C'est, en effet, un magnifique sujet d'épopée, bien digne d'inspirer un grand poète et un vrai patriote, que cette glorieuse suite d'expéditions dues à l'initiative des monarques les plus éclairés de leur temps, qui avaient nom Jean II *le Prince parfait*, Emmanuel *le Fortuné*, et Jean III, rois de Portugal et des Algarves.



Le premier livre de l'ouvrage de Castanheda commence en 1486 et il s'arrête en 1505 ; c'est donc une période de dix-neuf ans qu'il embrasse, et cette période est assurément la plus brillante et la plus glorieuse de la monarchie portugaise. Après les découvertes de Barthélemy Diaz et de Pierre de Covilham, à chaque instant une nouvelle expédition quitte l'Europe, jette des jalons sur la route des Indes, et donne au Portugal un empire colonial

( ) Luiz de Camoëns, né en 1521, fut au nombre des étudiants de l'Université de Coïmbre ; mais il avait quitté cette ville quand Nicolas de Grouchy y arriva avec Teyve et Buchanan.

qui, pendant longtemps, contre-balancera celui de l'Espagne. Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale d'Afrique, atteint Sofala, et, de là, fait voile pour Mélinde : la route des Indes est ouverte. Pero Alvarez Cabral, en suivant les traces de Gama, découvre les côtes du Brésil, où la tempête a poussé ses navires. Puis, Castanheda nous raconte les expéditions commandées par Jean de Nava, Vasco de Gama, Alphonse et François d'Albuquerque, Duarte Pacheco, Pereira et tant d'autres chefs fameux, les luttes soutenues par les Portugais contre les rois de Calicut et de Cochin et contre les Maures, ces éternels rivaux des commerçants européens dans les mers de l'Inde. Il clôt son récit au moment où la domination portugaise s'établit d'une manière durable sur ces plages lointaines, et où Lopo Suarez de Menezes y est envoyé comme capitaine général.

Le livre que Nicolas de Grouchy donnait en langue française était donc rempli de faits présentant l'intérêt le plus vif et jusqu'alors restés inconnus ; aussi, sa traduction obtint-elle un véritable succès. Dès l'année suivante, elle fut réimprimée à Anvers, chez Jean Steelsius, et une troisième édition en fut donnée en 1576, quatre ans après la mort de Grouchy (1).

(1) *L'Histoire des Indes de Portugal, contenant comment l'Inde a esté decouuerte par le commendement du Roy Emanuel. Plus la guerre que les Portuguais ont faicte pour la conqueste d'icelle : faict en portugues par Fernand Lopez de Castaneda, et traduict de nouueau en François par Nicolas de Grouchy. Imprimé à Anuers. Et ce* (sic) *vend chez Iean Parant, rue Sainct-Iacques, à Paris,* 1576. *Auec privilege.* Pet. in-8° de 212 p. Le faux titre, en tête du premier chapitre, reproduit

Bien peu de temps après Grouchy, un Espagnol avait mis en castillan le premier livre de Castanheda sous ce titre : *Historia del descubrimiento y conquista de la Yndia, por los Portuguezes; Anveres, por Martin Nunzio*, 1554, in-8°. Une vingtaine d'années plus tard, l'ouvrage entier fut traduit en italien, avec cette rubrique : *Historia dell' Indie orientali scoperte e conquistate dai Portoghesi di commissione del Re Manuello. Venezia, Giordano Ziletti*, 1578. In-4° en deux parties (1).

Il me reste à dire quelques mots d'une traduction allemande du premier livre de Castanheda, publiée en 1565, d'après la version française de Grouchy, qu'elle reproduit assez exactement. Elle est intitulée : *Wahrhaftige vnd volkomene Historia von erfindung Calecut vnd anderer Kœnigreichen, Landen vnd Inseln, in Indien, vnd dem Indianischen Meer gelegen, so vormals von niemands mehr erkand, daher biss auff den heutigen Tag allerley Gewürtz, Specerei vnd anderen Kœstliche Wahr, Fast in die gantze Christenheit gebracht werden. Wie dieselbigen durch des Kœniges auss Portugal Vnterthanen zu Meer ersucht, gefunden und bekriegt worden, etc. Auss Frantzœsischer Sprach jetzt newlich ins Teutsch gebracht. Anno* 1565 (2).

---

le titre de l'édition de 1553. Cette troisième édition n'est pas très rare. La Bibliothèque nationale de Paris en possède un fort bel exemplaire relié en maroquin rouge, aux armes du comte de Toulouse, amiral de France.

(1) Le manuscrit original de cette traduction anonyme est conservé à la Bibliothèque vaticane, sous le n° 316

(2) Histoire véridique et complète de la découverte de Calecut et d'autres royaumes, pays et îles, situés dans l'Inde et la mer indienne,

Ce volume in-8° ne porte ni la mention de l'imprimeur ni celle de la ville où il a été édité (1). Nulle part le traducteur allemand ne se nomme, et il ne nomme pas davantage le traducteur français ni l'auteur original portugais. Il ne peut y avoir de doute cependant ; c'est bien une version allemande de Castanheda, d'après la version française de Grouchy. Le nouveau traducteur semble même s'être inspiré, pour écrire sa préface, des épîtres adressées par Nicolas de Grouchy à Charles Martel, seigneur de Bacqueville, et par Pierre Delamarre au lecteur. Après avoir, comme ce dernier, parlé un peu à tort et à travers de l'utilité des voyages d'outre-mer et de leurs narrations,

---

que personne n'a explorés auparavant, et d'où, jusqu'à ce jour, toutes sortes d'épicerie, de condiments et d'autres marchandises précieuses ont été portés dans presque toute la Chrétienté. De quelle manière ces pays ont été, par mer, cherchés, trouvés et conquis par les sujets du roi de Portugal, etc. Traduit récemment du français en allemand.....

(1) V., sur ce livre, le *Supplément au Manuel du libraire*, de Brunet : *Dictionnaire de Géographie ancienne et moderne*. col. 1291, v° Ursellæ ; — *Draudii Bibliotheca librorum germanorum class.*, p. 602 ; — *Collectio in unum corpus omnium librorum qui in nundinis Francofurtensibus 1561 et 1592 venales extiterunt*, p. 280 ; — Kelchner, *Die Büchdruckerei und ihre Druckwerke zu Ober-Ursel* (L'imprimerie et ses produits à Ober-Ursel), livre où se trouve la mention d'une *Historia von Calecut und andere Kœnigreichen, Landen und Inseln in India und dem Indianischen Meer* ; Ursell, 1565, in-8°. Ce titre n'est évidemment qu'une abréviation de celui du livre que je viens de citer. Le savant directeur de la Bibliothéque impériale et royale de Vienne, M. de Birck, auquel je dois ces précieuses indications, a remarqué que les caractères sont identiques à ceux des ouvrages sortis des presses de Nicolas Heinrich, qui, à cette époque, publia, à Ober-Ursel, dans les environs de Francfort, un grand nombre de livres. Il y a donc tout lieu d'admettre que la traduction allemande de Castanheda est le volume cité dans les quatre endroits ci-dessus mentionnés.

il poursuit en ces termes : « Puisqu'il en est ainsi et que les histoires présentes, écrites d'abord en portugais et traduites ensuite en français, sont tombées sous mes yeux, et que j'y ai appris que leur auteur s'est proposé de faire connaître et de raconter tout ce que les rois de Portugal ont fait dans ces pays depuis l'origine jusqu'à notre temps, je me suis mis à en lire tout ce que j'ai pu m'en procurer ; en outre je l'ai mis (quoique à la hâte) de français en allemand, ce que je n'ai pas fait avec l'intention de le livrer à l'impression, mais pour mon propre agrément et pour m'entretenir dans l'usage de la langue française. Cependant, quelques-uns de mes bons amis ont jugé que cela était bon à imprimer ; et, bien que d'autres affaires m'aient empêché d'apporter à cette traduction autant de soin qu'il eût été nécessaire et convenable, ils ont pensé que, malgré ses imperfections, on pourrait bien en comprendre le sens, et je l'ai abandonnée à leur bon plaisir afin d'en faire selon leur intention. »

ÉMILE TRAVERS,

Correspondant de l'Association royale des Architectes civils
et des Archéologues portugais,
Président de la Société des Beaux-Arts de Caen



TABLE



CAEN — IMPRIMERIE CHARLES VALIN

